

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE

SAINTE-FOY-SILLERY-CAP-ROUGE



Cette publication a été réalisée par le Service de la culture de la Ville de Québec, avec la collaboration du Service de l'aménagement du territoire, dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture et des Communications du Québec et la Ville de Québec.

COORDINATION	Annie Blouin, Ville de Québec
RECHERCHE ET RÉDACTION	Louise Côté et Jacques Dorion
PHOTOGRAPHIES	Jacques Dorion et Ville de Québec
CARTOGRAPHIE	Larochelle Communication graphique
GRAPHISME	LMG Communication graphique
COMITÉ DE LECTURE	<i>Ville de Québec</i> Marc-André Bluteau Éric Dumas <i>Ministère de la Culture et des Communications du Québec</i> Amélie Gagné
RÉVISION LINGUISTIQUE	Ghislaine Fiset
ÉDITION	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2013
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN : 978-2-89552-097-9

© Ville de Québec, 2013

PAGE COUVERTURE

- < Les ruines de l'église de Notre-Dame-de-Foy mises en valeur. *Photographie Ville de Québec.*
- < Élévation de la travée centrale du pont de Québec. *AVQ; n°11425.*
- < Le campus de l'Université Laval. *Photographie Ville de Québec.*
- < Une maison ancienne du chemin du Foulon.
- < Des ouvriers employés à la construction du pont de Québec. *SHSF; 10-001-160.*
- < Au Quai-des-Flots, promenade Samuel-De Champlain. *Photographie Ville de Québec.*

COUVERTURE ARRIÈRE

- > Promenade au Bois-de-Coulonge. *Photographie Ville de Québec.*
- > Le bas de la côte de Cap-Rouge vers 1900. *SHCR; 0112-039-2546.*

SAINTE-FOY-SILLERY-CAP-ROUGE À VOL D'OISEAU

ZONES

1. Le pied de la côte à Gignac
2. Le rang Saint-Denis
3. Le secteur de Bergerville
4. La rue Provancher
5. La rue Pamphile-Le May
6. L'îlot du « Pont-de-Québec »
7. Le secteur de Parc Falaise
8. Le secteur des anciens combattants

AUTRES SITES D'INTÉRÊT

- A Le campus de l'Université Laval
- B Le pont de Québec
- C La promenade Samuel-De Champlain
- D Le site patrimonial de la Visitation
- E La base de plein air de Sainte-Foy
- F Le parc de la Plage-Jacques-Cartier
- G Le tracel de Cap-Rouge
- H Le parc Cartier-Roberval
- I Le domaine Cataracti
- J L'aéroport international Jean-Lesage



Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE
**SAINTE-FOY-SILLERY-
CAP-ROUGE**

Découverte Québec
by Silery



Sainte-Foy- Sillery- Cap-Rouge

Extrait d'une carte de John Adams, 1822.
BAHQ-Q; P600, S4; D362.

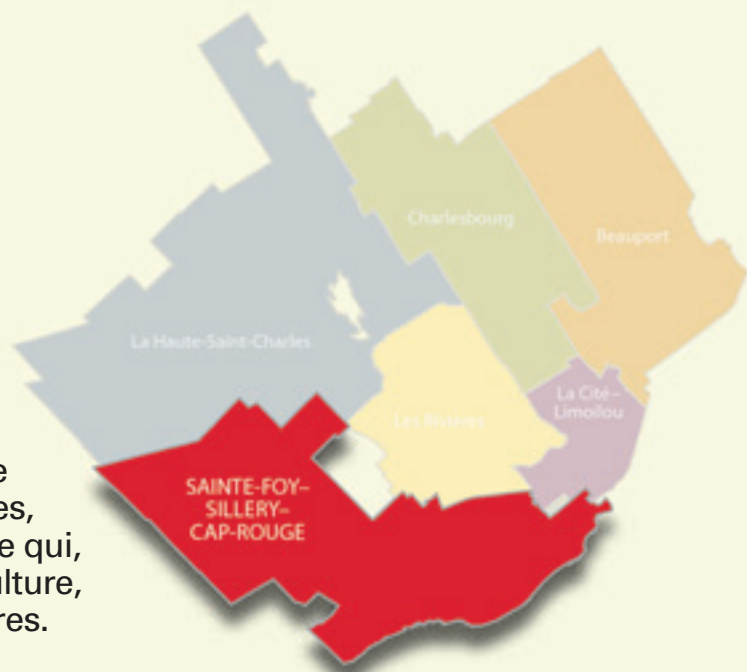
Découvrir Québec

Nous vous convions à découvrir une ville de 450 kilomètres carrés. Une ville constituée d'anciens noyaux villageois et de rangs, de quartiers urbains, de commerces, d'industries, de milieux agricoles et forestiers, de lacs et de rivières, de vallées, de plateaux et de montagnes. Une ville qui, depuis 1608, ne cesse d'ajouter des volets à sa culture, à son art de vivre, à ses paysages et à ses frontières. Une ville en perpétuel mouvement...

Pour découvrir Québec, nous vous offrons ici des lieux, des repères, des adresses, des itinéraires, comme autant d'évasions et de sorties possibles. Pour bien en profiter, il faudra prendre le temps de s'arrêter, d'observer le paysage et d'aller vers les gens pour qu'ils racontent leur arrondissement. Et la surprise sera au rendez-vous parce que chaque arrondissement a sa personnalité, ses particularités et ses secrets bien gardés...

Ce cahier, le cinquième d'une série de six sur les arrondissements de Québec, est une invitation à découvrir Québec autrement, par zones géographiques et par thèmes.

Zoom sur nos coups de cœur en espérant qu'ils deviennent aussi les vôtres!



Découvrir Québec



Promeneurs au parc de la Plage-Jacques-Cartier.
Photographie Ville de Québec.

DES LIEUX D'INTÉRÊT

ZONE 1	Le pied de la côte à Gignac ou l'art de renaître de ses cendres	4
ZONE 2	Le rang Saint-Denis : le souffle des familles ancestrales	12
ZONE 3	Bergerville, le village dans la ville	20
ZONE 4	La rue Provancher : le pari des arts	28
ZONE 5	Rue Pamphile-Le May : souvenir de la villégiature à Cap-Rouge	36
ZONE 6	Un îlot ouvrier aux abords du pont de Québec	44
ZONE 7	Parc Falaise : une cité-jardin à l'européenne	52
ZONE 8	Des rues d'anciens combattants où l'on reste vigilant	58

LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS

Des édifices et des œuvres : l'empreinte des communautés religieuses	64
Les cimetières : le mot de la Fin	74
Être d'un commerce agréable	82
Architecture : fière de sa ligne	90

EN CONNAÎTRE PLUS...

Des promenades dans Sainte-Foy–Sillery–Cap-Rouge	102
Quelques repères chronologiques	106
Portrait de famille	108
Sainte-Foy–Sillery–Cap-Rouge en trois temps	110
Bibliographie sommaire	112
Sainte-Foy–Sillery–Cap-Rouge à vol d'oiseau	Couverture intérieure



LE PATRIMOINE EN VERSION PANORAMIQUE

Apercevoir une brume, un brouillard, cette respiration du Saint-Laurent à la barre du jour, tout en marchant ou en roulant sur la promenade Samuel-De Champlain. Le rideau se lève alors sur des lieux d'exception. L'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge est une fête pour les sens. Car tout semble remarquable le long de cette falaise qui s'étire comme un long ruban vert : histoire et préhistoire, architecture, noyaux ouvriers, développements résidentiels, propriétés conventuelles, cimetières-jardins, paysages et plus encore... Impossible cependant de tout raconter car le passé est trop riche. Nous avons donc choisi de vous présenter huit zones géographiques et quatre thèmes, nos coups de cœur. Portez de bonnes chaussures car la route de la découverte est longue !

Par où commencer sinon en imitant les ancêtres : partir du fleuve, puis remonter dans les terres. La première route à emprunter est le chemin du Foulon qui dissimule, au pied de la côte à Gignac, le hameau des familles Gignac, Fréchette et Morissette. Grimpons ensuite sur la falaise. Eugène Chalifour ! Ce nom vous dit quelque chose ? C'est lui qui a conçu le Parc Falaise, unique cité-jardin à l'européenne de la région de Québec. De quoi faire rougir bien des promoteurs ! Mais longtemps avant lui, des quartiers ouvriers apparaissent. Deux d'entre eux ont retenu notre attention : l'un, à Bergerville, vous charmera avec ses rues étroites et ses maisons ouvrières ; plus loin, sur le chemin Saint-Louis, un ensemble qui a tiré profit de la construction du pont de Québec rappelle l'histoire d'un village rêvé arrêté dans son élan. Non loin, un quartier de vétérans, avec ses maisons de plain-pied, a servi d'inspiration au développement de toute une ville. Plus à l'ouest, la rue Provancher, le cœur du Vieux-Cap-Rouge, est une belle rue de village animée par les arts. Puis, un peu plus loin, un clin d'œil à la famille Le May, une sorte d'hommage au fleuve qui raconte l'époque où la villégiature rapprochait cousins et cousines. Et pour terminer, un arrêt, probablement dans le plus beau rang en ville : le rang Saint-Denis avec ses vaches, sa terre brune et l'accueil de ses résidents.

Les amateurs de plein air trouveront aussi matière à user leurs semelles. Parlons du parc de la Visitation, le berceau de Sainte-Foy, ou encore du parc Cartier-Roberval, un paradis pour les amateurs d'archéologie. Il y a également la réputée promenade Samuel-De Champlain et le sentier des Grèves, rattaché à la plage Jacques-Cartier. Ouf ! On est à bout de souffle et pourtant il faut envisager l'escalade pour embrasser le panorama qu'offrent le fleuve et la rive sud depuis le parc du Bois-de-Coulonge et le parc des Voiliers. Quant au parc nautique de Cap-Rouge et à la base de plein air de Sainte-Foy, ils saperont l'énergie des derniers rescapés de notre aventure. Mais d'autres trésors sont à découvrir : pour entrer pleinement dans l'art et l'histoire, il y a encore la Maison des Jésuites de Sillery, le Centre d'interprétation historique de Sainte-Foy, la Maison Léon-Provancher, la Maison Hamel-Bruneau et la Villa Bagatelle. Vraiment, l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge met tout en scène pour faire de vous un visiteur comblé.





LE PIED DE LA CÔTE À GIGNAC OU L'ART DE RENAÎTRE DE SES CENDRES



ZONE 1

Aux limites sud-ouest du site patrimonial de Sillery, au pied de la côte à Gignac, une douzaine de maisons bordent l'une des courbes prononcées du chemin du Foulon. Encadrées par la falaise et la voie ferrée, elles forment un îlot isolé qui évoque, l'hiver venu, un petit hameau endormi. Nous voici chez les Fréchette, les Gignac, les Morissette et les Munroe, descendants des travailleurs du bois qui occupent les anses du Saint-Laurent au 19^e siècle. Et si l'on cherche un peu plus loin, il apparaît bien vite que nous sommes aussi dans un des endroits les plus chargés d'histoire de l'arrondissement. Une histoire faite de campements autochtones, de soins prodigués aux malades, de labeur, de poussière de bois et d'incendies; une histoire faite aussi de rebondissements.

En terre hospitalière

Cette bande de terre bien ancrée au fond d'une anse naturelle du Saint-Laurent se prête à l'origine au campement des nomades et aux activités de pêche. Le site est sûrement fréquenté par les Amérindiens bien avant l'arrivée des Français. Dans l'anse voisine, d'ailleurs, les Algonquiens sont nombreux, au début du 17^e siècle, à pêcher l'anguille et divers poissons. Leur présence incite même les Jésuites à y fonder une mission, en 1637, dans le secteur actuel de la Maison des Jésuites de Sillery, au 2320 du chemin du Foulon.

Ce sont également les âmes à convertir qui attirent les Augustines sur les bords du fleuve. Venues évangéliser et soigner les malades, elles s'installent en décembre 1640 au pied de l'actuelle côte à Gignac, un secteur qui prend le nom d'anse du Couvent. Les religieuses y font construire un grand bâtiment de pierre pour servir de cloître et d'hôpital, le premier au nord du Mexique. Plusieurs familles algonquines s'établissent à proximité, dans des cabanes entourées d'une palissade de pieux. Mais leur campement est rapidement décimé par la variole. En 1642, les religieuses écrivent qu'elles ont soigné 300 Amérindiens atteints de la maladie. Deux ans plus tard, à la demande du gouverneur, elles abandonnent l'hôpital pour se fixer à Québec, où elles seront mieux protégées d'une éventuelle attaque iroquoise. La propriété des Augustines est par la suite vendue à Anne Gasnier, veuve du seigneur de Monceaux, et l'ancien hôpital, transformé en manoir. Restauré après un incendie, il apparaît sur un plan de 1685, près d'un sentier tracé dans la falaise, à l'origine de la côte à Gignac.

Soigner les corps et les âmes

« Les Sauvages vinrent placer leurs cabanes tout proche de nôtre maison, qui leur sembloit plus forte que celle des Pères Jésuites; aussy étoit elle plus grande et toute de pierre. On leur fit faire un grand enclos de pieux, séparé de nôtre jardin et de nôtre cour, qui cependant étoit dans notre clôture, et nous y allions les servir et les assister, d'une manière qui les charmoit et qui procura la conversion d'un grand nombre. »

> Printemps 1641. *Les annales de l'Hôtel-Dieu de Québec 1636-1716*

< Des Gignac habitent cette maison du bas de la côte depuis quatre générations.

∨ Près de la mission Saint-Joseph (8), en 1685, apparaissent le manoir de Monceaux (9) et un sentier à l'origine de la côte à Gignac. *BnF; extrait d'une carte de Robert de Villeneuve; Carte des environs de Québec en la Nouvelle-France.*



Place aux chantiers !

À la fin du 18^e siècle, l'anse du Couvent appartient à John MacNider, un marchand d'origine écossaise. On y trouve une briqueterie, un jardin, deux petits bâtiments et le manoir de Monceaux, peut-être déjà abandonné. Le géographe et cartographe Joseph Bouchette écrit vers 1815 qu'il n'en reste que des ruines sur un terrain entièrement couvert d'arbrisseaux et d'arbustes rampants.

Mais l'apparente tranquillité des lieux est de courte durée. Dès le début du 19^e siècle, Londres se tourne vers ses colonies d'Amérique du Nord pour s'approvisionner en bois. Elle se lance alors dans un commerce qui assurera longtemps la prospérité de la région de Québec et celle des anses de Sillery, entrepôts de bois par excellence, à l'abri des vents et des marées. Toutes les berges sont graduellement occupées par des exportateurs britanniques, dont Michael Stevenson qui s'installe en 1839 dans l'anse du Couvent, devenue plus tard l'anse Union. Une armée de travailleurs s'y active dès lors, de juin jusqu'au gel. Ils doivent trier les billes de bois, les compter, les mesurer, les équarrir, les raboter, puis en charger les navires.

Les premières maisons du secteur sont construites pour loger ces travailleurs. Vers 1867, adossées à la falaise, en dépit des risques d'éboulements et d'avalanches, elles forment une ligne continue au nord du chemin qui dessert les anses, le Cove Road, aujourd'hui le chemin du Foulon. On y trouve entre autres les maisons sises actuellement aux 2412 et 2416, bien que modifiées ou agrandies avec le temps. Au sud du chemin, réservé aux activités du chantier, se dresse un long bâtiment qui sert possiblement à l'administration et à l'entreposage pour la Stevenson and Company.

Les employés des chantiers sont canadiens-français, tels André Gignac, Jean-Baptiste L'Heureux ou Joseph Morissette, mais surtout irlandais, comme les Bowen, McCann, Munroe, Murphy, O'Brien et autres. On trouve la même mixité au sommet de la côte Graddon, aujourd'hui la côte à Gignac, où la petite agglomération ouvrière de Nolansville a pris naissance.

En 1904, la famille du menuisier Hubert Girard devant la maison familiale, aujourd'hui le 2416, chemin du Foulon. *Collection Helmer Erickson.*

Travailleurs à l'œuvre dans l'anse de Sillery. *BAnQ-Q; photographie J. E. Livernois; P560.*





Mais l'époque des chantiers tire à sa fin. À la suite de la crise économique de 1873-1879, l'exportation du bois équarri est en chute libre, ce qui affecte du coup l'activité économique dans les anses de Sillery. Le déclin entraîne aussi l'exode de plusieurs familles. Dans l'anse Union, deux entreprises continuent toutefois de fonctionner jusqu'au tournant du 20^e siècle, quoiqu'au ralenti : la Stevenson and Company et le chantier de James Timmony. Ce dernier est acquis ultérieurement par Timothy Kerwin et Jean-Baptiste Morissette, un résidant de l'anse qui réussit à maintenir son commerce, devenu bien modeste, jusque dans les années 1930. On le considère comme le dernier marchand de bois de Sillery.



Jean-Baptiste Morissette, dernier marchand de bois de Sillery. AVQ; fonds Ville de Sillery; n° 6793.

Le pied de la côte à Gignac vers 1900. BAnQ-Q; P547.





^ Alignement de maisons caractéristiques du secteur.

Relance et coups durs

Il faut attendre le début du 20^e siècle pour que l'anse Union retrouve une partie de sa vitalité passée. Certaines maisons abandonnées sont alors remises en état et de nouvelles résidences construites, notamment au sud du chemin du Foulon. On vit de divers métiers, mais aussi du travail généré par les importants chantiers du pont de Québec et du chemin de fer du National Transcontinental, intégré plus tard au CN.

Près de 27 familles vivent dans l'anse Union au début des années 1910, dont plusieurs Gignac, qui laisseront leur nom à la côte Graddon. Il y a aussi des Bédard, des Girard, un Erickson, des McCusker, des Morissette, des Robitaille et des Tobin. Ils sont journaliers, menuisiers, charpentiers ou charretiers. L'anse compte aussi deux mesureurs de bois, un capitaine, un employé du chemin de fer, un charron, un forgeron et deux épiciers.

La vie a repris, mais il faut encore encaisser les coups durs. En 1915, l'explosion d'un poêle chez le charretier Joseph Morissette provoque un incendie qui détruit 21 maisons dans l'anse. Les pompiers de Québec arrivent trop tard et, manque de chance, la marée est basse lorsqu'ils installent une pompe et un boyau sur le quai. Le feu détruit à nouveau six maisons en 1920. On se remet difficilement de ces sinistres et du manque de travail, maintenant que le pont et la voie ferrée sont terminés. Des familles, une fois de plus, quittent l'anse, si bien qu'il ne reste qu'une douzaine de

maisons à la fin de la décennie. Le secteur perd aussi son contact direct avec le fleuve après la construction du talus de la voie ferrée. Une barrière de terre qui a toutefois l'avantage de soustraire à la vue les immenses réservoirs d'hydrocarbure érigés sur les battures dans les années 1930. Voilà un nouveau risque d'incendie pour les habitants, mais aussi une source de revenus : en 1959, la compagnie Irving ouvre un garage en bordure du chemin du Foulon, côté sud, où plusieurs résidents du secteur trouvent du travail.

▼ La famille Erickson devant le 2415, chemin du Foulon, en 1946. Collection Helmer Erickson.

Un travailleur venu de loin

« Mon grand-père, Danois d'origine, est arrivé à Québec au début du 20^e siècle pour étudier l'agriculture. Mais il a fini par faire divers métiers et par travailler à la construction du pont de Québec. Il s'est établi sur le chemin du Foulon après son mariage avec ma grand-mère, une Girard, originaire du secteur. »

> Entrevue avec Helmer Erickson, février 2012





▲ Rassemblement des familles Gignac et Girard à l'occasion d'un mariage, en 1948. À droite, Helmer Erickson (père). *Collection Helmer Erickson.*

Cacher son lieu de résidence

« Quand on disait qu'on venait du chemin du Foulon, ça avait une connotation négative. On était gênés de le dire. Il fallait spécifier où exactement on habitait, préciser que c'était au bas de la côte à Gignac. Ailleurs, c'était plus pauvre, plus dur. Il y avait plus de misère. »

> Entrevue avec Gaétan Gignac, février 2012



La grande famille du bas de la côte

Dans les années 1960, le chemin du Foulon est le mal-aimé de la municipalité de Sillery. En retrait des beaux quartiers résidentiels du plateau, dépeuplé, appauvri, enlaidi par la présence des réservoirs, il fait piètre figure. Mais au pied de la côte à Gignac subsiste une communauté dynamique, soudée par une centaine d'années de voisinage et de liens familiaux.

L'école, la patinoire et le grand magasin d'alimentation, le Jato de Place Falaise, se trouvent au haut de la côte, mais le chemin du Foulon a tout de même l'épicerie Morissette, au 2368. Fondé en 1907 par le marchand de bois Jean-Baptiste Morissette, ce commerce a le rare avantage de détenir une licence pour vendre de la bière. Les jeunes de Saint-Romuald, sur la rive sud, viennent même en chaloupe pour s'y approvisionner. On peut aussi acheter de la viande chez le cousin Gaston ou une « liqueur » chez tante Gemma, qui exploitent chacun une petite entreprise familiale. Pour le loisir, on reste en famille, même si l'on fréquente aussi les habitants de la côte. L'été, on se baigne entre les réservoirs d'hydrocarbure ou à la plage McCann, près de la Maison des Jésuites. C'est dans ce secteur que l'on peut acheter une « patate » chez Boy Aubin, l'inventeur du hot-dog aux patates, populaire le vendredi, lorsqu'il faut « manger maigre ».

La construction du boulevard Champlain, dans les années 1970, entraîne la destruction d'une partie du chemin du Foulon, mais elle épargne le pied de la côte à Gignac. La voie rapide améliore même la qualité de vie des résidents en concentrant désormais la circulation. Les réservoirs d'hydrocarbure sont démolis par la suite, de même que le garage Irving. On retrouve aujourd'hui sur son site un grand stationnement pour les usagers de la promenade Samuel-De Champlain, vaste parc linéaire aménagé le long du fleuve et inauguré en 2008. En retrait de l'animation qui règne désormais sur les rives du Saint-Laurent, l'îlot résidentiel du pied de la côte à Gignac semble bien tranquille, une fois de plus. Mais de jeunes couples s'y sont installés ces dernières années et puis, autre nouveauté, les résidents ont retrouvé la fierté : on peut à présent se vanter d'habiter le chemin du Foulon !



∨ De nouvelles résidences ont été construites dans le secteur ces dernières années.

∧ Des jeunes du bas de la côte à Gignac vers 1956. *Collection Helmer Erickson.*





LE RANG SAINT-DENIS : LE SOUFFLE DES FAMILLES ANCESTRALES



Le rang Saint-Denis se situe au nord-ouest de l'arrondissement, dans le quartier de l'Aéroport, sur le plateau laurentien. Sur une distance d'environ trois kilomètres, il dessine un arc allongé avant de terminer sa course dans un cul-de-sac. Voué depuis toujours à l'agriculture, le rang est maintenant courtisé par la ville : les vaches laitières et les bœufs de boucherie partagent leurs pâturages avec des chevaux d'équitation; quotidiennement, des cyclistes y circulent en grand nombre, alors qu'avions et hélicoptères le survolent par dizaines avant de se poser à moins d'un kilomètre à l'aéroport international Jean-Lesage. Des citadins ont aussi choisi d'habiter ce plateau verdoyant. Regardez sur une campagne assiégée par l'urbanité.

ZONE 2

Un rang qui a du relief

L'entrée est du rang Saint-Denis, à la croisée du rang Saint-Ange, laisse croire que l'agriculture a baissé pavillon. La rivière du Cap Rouge qui serpente à cette hauteur a donné naissance dans les années 1950 à un îlot de villégiature. À partir du milieu des années 1960, quelques chalets sont transformés en résidences permanentes. Un labyrinthe de petits chemins, devenus les rues des Labours, Desmarais, Préfontaine et des Marmottes, où le bungalow s'impose, confirme un flirt avec la ville. C'est au passage de la voie ferrée, au sud du rang, que, symboliquement, se tire une ligne franche entre la ville et la campagne. Au-delà, le rang respire mieux avec ses familles ancestrales, les Fiset, Hamel, Jobin, Robitaille et autres. Avec des maisons anciennes, des bâtiments de ferme, des pâturages, des animaux, des champs en culture, des potagers, des bosquets, des clôtures et une croix de chemin, le paysage agricole s'épanouit encore davantage.



< Vue d'ensemble du rang Saint-Denis avec la rivière du Cap Rouge au premier plan.



Dénommé aussi la côte Saint-Denis ou la concession Saint-Denis, le rang fait partie à l'origine de la seigneurie de Maur, concédée en 1647 à Jean Juchereau de Maur (1592-1672). Son nom évoque cette famille éminente de la Nouvelle-France, les Juchereau de Saint-Denis. Contrairement à beaucoup de rangs d'arrière-fleuve, son tracé n'est pas rectiligne car il a été dicté par la conjonction de trois phénomènes naturels. D'abord, la rivière du Cap Rouge, enjambée à chaque extrémité du rang et dont les crues saisonnières commandent un certain éloignement, impose sa désinvolture; ce n'est que dans les années 1970 que son cours sera discipliné à la suite de travaux de canalisation. Puis, un caprice du sol, une « butte », comme on dit là-bas : c'est le plateau laurentien, sur lequel se hisse le rang Saint-Denis, qui ouvre la voie à de belles terres drainées naturellement et à l'abri des inondations. Enfin, plusieurs sources descendues du mont Bélair y convergent et permettent d'approvisionner en eau, à la hauteur du trait-carré Pépin, les établissements de ferme, et cela dès le début de la colonisation.

▲ Vue aérienne du rang en 1948. Centre GeoStat, Bibliothèque de l'Université Laval; extrait de la Mosaïque d'orthophotographies de 1948.

< Les espaces à proximité des bâtiments de ferme sont généralement affectés aux pâturages.

Le beau butin

« En 1811, la bergerie de Jean-Baptiste Jobin "[...] n'abrite plus que deux brebis avec chacune un petit; au poulailler, un coq chante toujours avec 16 poules et 24 poulets. L'écurie qu'il a construite loge encore son cheval de quatre ans et sa jument de cinq ans. Les activités de la laiterie sont assurées par un troupeau d'au moins quatre vaches, deux taures et deux jeunes "tourreaux". Une paire de bœufs de cinq ans sillonne toujours [ses] champs. La truie et ses deux "nourritureaux" garantissent la réserve de lard pour la prochaine année". »

> Diane Carbonneau, *Si des domaines Jobin m'étaient contés*, 2008

▼ La ferme de Paul-Émile Hamel vers 1960. *Collection privée.*





Dès 1724, au moins une habitation est signalée sur la « butte ». Dix ans plus tard, lorsque les Augustines acquièrent la seigneurie de Maur, la plupart des terres sont concédées. On y dénombre une dizaine de fermes en exploitation, dont celles des familles Fiset, Goulet et Tessier. Les terres mesurent pour la plupart 30 arpents de profondeur sur 2 ou 3 de front. Le découpage des terres, généralement perpendiculaires au rang, présente une particularité originale dans le rang Saint-Denis : les lots sont orientés de travers par rapport au chemin. Cette curiosité cadastrale nous ramène à des méthodes anciennes d'arpentage puisque, à cette époque, on fixe la ligne de lot en s'alignant sur l'ombre d'un piquet de clôture au soleil de dix heures ou de midi, en été. À l'extrémité des terres, on retrouve les abouts, c'est-à-dire des espaces résiduels nés souvent d'erreurs d'arpentage et ajoutés aux lots après la concession initiale. Les abouts du rang Saint-Denis, souvent boisés, renferment encore aujourd'hui des érablières en exploitation.

Garder son rang

Pendant plus de 225 ans, le rang Saint-Denis se suffit à lui-même. Chaque ferme, exploitée selon des méthodes traditionnelles, répond à une organisation qui comble les besoins alimentaires, vestimentaires, de travail et de logement de ses occupants. Les activités liées à la possession d'une maison, d'une grange-étable, d'une porcherie, d'une bergerie, d'un poulailler, d'une remise, parfois d'une boutique de forge ou de menuiserie, d'un caveau à légumes et d'une laiterie occupent amplement la famille qui consomme ce qu'elle produit, expédiant parfois quelques surplus sur les marchés de Québec. Le bois de chauffage est coupé dans les abouts et certains agriculteurs possèdent une terre à bois sur le mont Bélair.





Une femme à l'horizon

« Dans le temps, les hommes n'allaient pas chercher leur femme en France. La plupart du temps, les gars trouvaient leurs femmes à une distance qu'un cheval pouvait parcourir dans une journée. Dans le rang Saint-Denis, on fréquentait des filles des alentours, mais on n'allait jamais bien loin. C'est pour cela que les familles se connaissaient toutes. »

> Entrevue avec Georges Hamel, ancien résidant, mai 2011



< La croix de chemin du rang Saint-Denis vers 1950. Collection privée.

Les habitants du rang Saint-Denis se connaissent tous et fréquentent les gens des rangs voisins. L'hiver, Pierre Hamel se rend au lac Saint-Augustin pour y couper de la glace, qui sera conservée dans le bran de scie provenant de la scierie du rang des Mines à Saint-Augustin-de-Desmaures. Dans le rang Saint-Ange, la boutique de forge et de charronnage de Victor Jobin répond aux besoins locaux. Les cultivateurs expédient leur lait à la beurrierie Tailleur du rang des Mines. Les deux filles de Donat Laberge,

Mariette et Jacqueline, enseignent à l'école n° 7 du rang Saint-Denis où elles sont nées. Lorsqu'arrive la période des « fréquentations », la géographie des amours est bien circonscrite.

Le patrimoine familial se transmet de génération en génération. Le 12 septembre 1939, Alexandre Tessier, cultivateur, lègue une terre à son fils Lucien afin « de le récompenser de ses bons services ».

La ville frappe à la porte

Au milieu des années 1940, les agriculteurs, qui possèdent pour la plupart des fermes autosuffisantes, sont confrontés à un nouveau défi : la spécialisation. Pour mieux répondre aux besoins des marchés, celle-ci touche bientôt des secteurs comme l'élevage du poulet et du porc, la culture des céréales et des légumes. Elle introduit progressivement de nouvelles méthodes de travail et d'autres normes d'hygiène. Dorénavant, les agriculteurs du rang déposent leurs bidons de lait près du chemin pour qu'ils soient acheminés aux laiteries Arctic, Borden ou Laval de Québec. Mais pour quelque temps seulement, puisque les bidons seront remplacés par un réservoir à lait que devra posséder chaque nouvelle laiterie. C'est le cas à la ferme de Hélène et Denis Robitaille, au 1438 du rang Saint-Denis, où une laiterie est construite en 1967. Maintenant on traite un plus grand nombre de vaches pour se payer un tracteur et des instruments agricoles qui permettent de produire du meilleur foin, en plus grande quantité et en moins de temps; alimentées avec un meilleur foin, les vaches produisent davantage de lait, d'où un surplus de revenus à l'agriculteur. Les deux fils du cultivateur Albert Crispeau optent pour la spécialisation : Michel met sur pied un élevage de poules pondeuses en 1956 et Charles-Émile se lance dans la production de poulet barbecue en construisant un immense poulailler en 1963. Un autre producteur, Pierre Hamel, privilégie pour sa part la culture du concombre et fournit les 12 supermarchés Steinberg de la région de Québec.



- ^ La traite des vaches dans le rang Saint-Denis vers 1965. *Collection privée.*
- ∨ Vue partielle du rang Saint-Denis. À gauche, la ferme Deschênes.



Les agriculteurs bénéficient aussi de l'électrification rurale à compter des années 1940, tandis que l'agriculture profite des résultats de la recherche scientifique qu'un agronome diffuse de ferme en ferme. Témoin de ces progrès : la ferme expérimentale créée en 1910, à Cap-Rouge, où l'on mène des recherches sur les vaches canadiennes, les chevaux, la culture des céréales et les arbres fruitiers. En se spécialisant, les agriculteurs consentent à des investissements importants, notamment dans la construction de bâtiments mieux adaptés et dans l'achat d'animaux de race, sans parler des fertilisants minéraux et des herbicides. Si la valeur des fermes augmente, les dettes contractées deviennent parfois un fardeau. Enfin, certains agriculteurs, face à l'exode rural, voient leurs fils et leurs filles s'exiler en ville pour y travailler ou s'y instruire : Paul-Henri Hamel et Cécile Fiset ont six enfants et aucun d'entre eux ne s'établit sur la ferme.

✓ Une grange-étable bien préservée au 1420, rang Saint-Denis.



^ Hélène Robitaille et sa petite-fille préparant le potager sur leur terre.

> La ferme Robitaille conserve plusieurs bâtiments traditionnels.

Conséquemment, l'agriculture du rang Saint-Denis se fragilise au tournant des années 1960. Lucien Tessier loue sa terre et opte pour un emploi extérieur. Des effets non souhaités de cette révolution agricole ne tardent pas à se manifester. La porte s'ouvre à la banlieue et de nouvelles maisons apparaissent avant l'adoption de la Loi sur la protection du territoire agricole de 1978. C'est ainsi que Ginette Tessier fait construire la sienne en 1977. Des habitations anciennes, comme la maison Amyot, sont démolies et des parcelles de terre sont abandonnées, parfois reprises par des résidants de la ville qui font de l'agriculture un loisir.

Aujourd'hui, seulement quelques familles d'agriculteurs exploitent des terres dans le rang Saint-Denis : les Robitaille se spécialisent dans la production laitière, les Deschênes élèvent des vaches de boucherie et les L'Heureux produisent du foin et des céréales. Le rang est désormais un rappel du passé agricole de l'arrondissement. Il garde le souvenir de toutes ces familles de cultivateurs qui ont tiré le meilleur de la terre, comme la famille Mainguy avec ses réputés navets, ou évoque les communautés religieuses et leur contribution à l'agriculture. Le rang Saint-Denis représente aussi, avec les rangs des Beaumont, Notre-Dame, Saint-Ange et Sainte-Anne, un espoir pour la survie de l'agriculture périurbaine.





BERGERVILLE, LE VILLAGE DANS LA VILLE

En bordure du chemin Saint-Louis, entre les avenues William et Sarah, qui n'a pas déjà remarqué le secteur de Bergerville, ses rues étroites et son importante concentration de maisons anciennes? Même les toponymes ne manquent pas d'intriguer : qui sont donc Sarah, Charles ou Harriet? Petite agglomération ouvrière du quartier de Sillery, Bergerville prend forme au milieu du 19^e siècle, à même la propriété d'un grand marchand. Faubourg urbain parmi les grands domaines du plateau, il se démarque par sa morphologie, son architecture et le mode de vie de ses résidents. Des caractéristiques qu'il conserve en partie aujourd'hui, en dépit des développements résidentiels du 20^e siècle qui l'encadrent de près. Village dans la ville, Bergerville demeure une référence dans le paysage urbain et dans l'histoire silleroise.

ZONE 3



Sur la terre de monsieur Sheppard

À l'époque où les anses du Saint-Laurent se couvrent de quais et d'estacades, le plateau de Sillery est un secteur recherché. Le panorama sur le fleuve et la nature omniprésente ont tôt fait d'attirer la grande bourgeoisie de Québec et surtout les marchands de bois, enclins à s'installer près de leurs chantiers établis en contrebas de la falaise. Parmi eux, l'Anglais William Sheppard (1784-1867) achète en 1816 le domaine Woodfield, situé juste en haut de l'anse Sheppard où il mène ses activités. On accède à cette belle propriété, cachée dans « les replis d'une ombreuse forêt de pins et de chênes », par une route de terre sinueuse qui deviendra le chemin Saint-Louis.

- < Quelques maisons à toitures mansardées, chemin Saint-Louis.
- ✓ Cachée derrière les arbres, la villa Woodfield, vers 1830. BAC; aquarelle de James Pattison Cockburn; C-003251.

Suivant le mode de vie de la grande bourgeoisie de l'époque, William Sheppard aménage dans sa villa de Woodfield une grande bibliothèque, une galerie de peintures et un petit musée d'histoire naturelle. Le domaine, agrandi avec le temps, est agrémenté de volières, de jardins et de serres à vignes. Sheppard est un passionné d'horticulture, comme son épouse Harriet avec qui il fait bonne figure dans les milieux intellectuels et mondains. Mais voilà que le vent tourne en 1847, lorsque le grand marchand perd l'essentiel de sa fortune. Avant de se défaire de sa propriété, dont une partie deviendra le cimetière Saint-Patrick, il fait lotir une section, au nord du chemin Saint-Louis, et vend les terrains 40 livres chacun. À défaut d'avancer la somme, il est possible de verser une rente annuelle de 2 livres pendant 20 ans; des conditions avantageuses pour les ouvriers des chantiers. Dans la seule journée du 28 juin 1847, 15 terrains trouvent ainsi preneurs à Sheppardville, que les Canadiens français vont traduire par Bergerville.



Les rêveries d'un beau vieillard

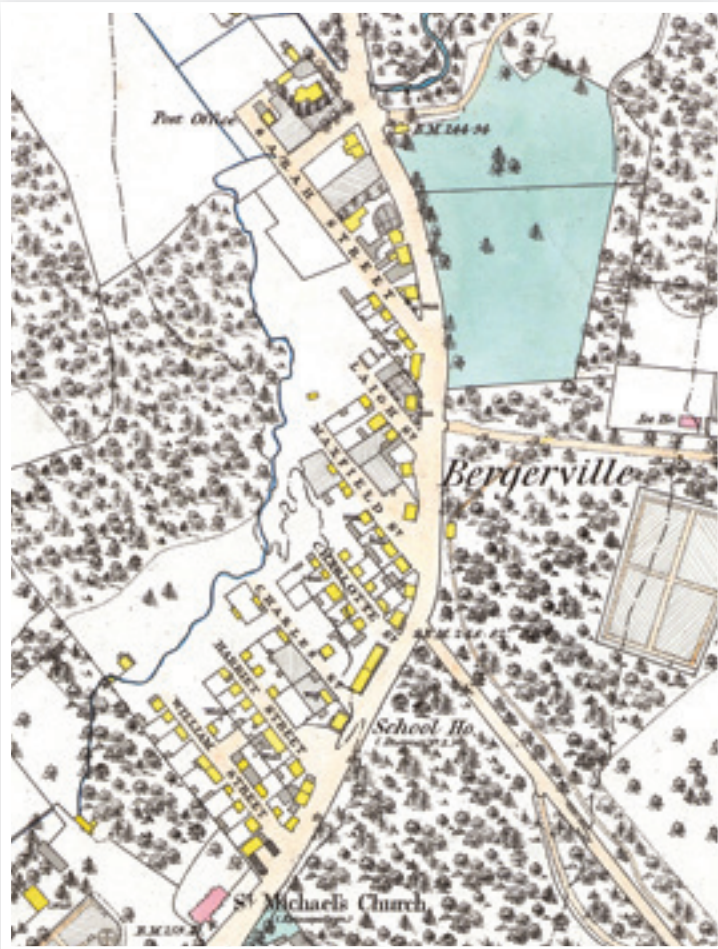
« Chaque été [M. Sheppard] revenait à Sillery retirer ses rentes sur les terres du village qu'il avait fondé, Sheppardville, ou, comme il s'appelle aujourd'hui, Bergerville. On eût pu, par une belle après-midi de juin ou de septembre, voir un beau vieillard, à haute taille, à cheveux blancs, côtoyer, pensif et fier, le ruisseau Belleborne, qui serpente sous les verts bocages de Woodfield, les mains pleines de fleurs des bois ou de quelques fougères. »

> James MacPherson LeMoine,
L'album du touriste, 1872

À l'image d'un faubourg urbain

Bordé au nord par le ruisseau Belleborne ou Saint-Michel, dont la rue de Bergerville suit l'ancien tracé, Sheppardville est formé de sept petites rues étroites nommées en l'honneur de la famille Sheppard : William lui-même, sa mère Sarah Maxfield, sa femme Harriet, ses enfants Charles et Charlotte, ainsi qu'un parent, semble-t-il, du nom de Laight.

- ✓ Parmi les boisés et les grands domaines, les petites maisons de bois de Bergerville vers 1867. *BAnQ-Q; Honorius Sisson Sitwell; Fortification Surveys; feuille IV, plan XIII.*



- ^ Le 1444, avenue Harriet, une petite maison de bois caractéristique des premières habitations du secteur.

Vers 1865, Bergerville compte une soixantaine de maisons de bois érigées sur des lots étroits, en bordure de la rue, comme dans les faubourgs de Québec. Dans les arrière-cours, on retrouve des potagers, des puits et des bâtiments secondaires : remises, poulaillers, « bécoses » et ateliers. L'agglomération a déjà son bureau de poste, au nord de la rue Sarah, et son école, chemin Saint-Louis, où enseigneront bientôt, dans les deux langues, M^{lles} Darveau et Mitchell.

Très éloigné de l'univers des grands domaines qui occupent le plateau, Bergerville rassemble des personnes de condition modeste, artisans, ouvriers et petits employés. Ils vivent à six ou sept dans des maisons de deux pièces : une chambre et une salle commune. Par leurs dimensions et la forme des toitures à deux versants, les 1381 de l'avenue du Chanoine-Morel et 1444 de l'avenue Harriet évoquent bien les habitations de l'époque. Dans le dernier tiers du siècle, lorsque les toits mansardés apparaissent, comme au 1315 de l'avenue Sarah, on ajoutera des chambres à l'étage. Plus tard, on agrandira les maisons pour y inclure, par exemple, une salle de bain.

On sait peu de choses sur la vie à Bergerville dans le dernier tiers du 19^e siècle. Il y a bien Bernard Kenny, un résidant des lieux, embauché en 1866 par la municipalité pour réprimer les vols et les bris de clôtures. Il a fort à faire en octobre lorsque les jeunes envahissent les grandes propriétés du plateau pour y piller les vergers, provoquant une véritable guerre avec les jardiniers armés de gourdins. Il y a aussi de nombreux incendies qui ravagent le faubourg, détruisant presque entièrement certaines rues, telles les rues Harriet en 1878 et Sarah en 1883. Les rues Charlotte, Laight et Maxfield sont lourdement touchées elles aussi. L'aspect de Bergerville change forcément au gré des reconstructions et de l'intégration de nouveaux éléments architecturaux, comme le toit plat, qui remonte au tournant du 20^e siècle.

▼ Toitures mansardées et toits plats se côtoient avec le temps.

Rendons grâce aux pompiers

« Notre maison sur la rue William, un jumelé de bois, n'avait pas de cave. En bas, il y avait le salon et la cuisine; en haut, trois chambres à coucher et la salle de bain. À cause du chauffage, le feu prenait souvent dans les tuyaux qui faisaient la grandeur de la maison à partir du poêle à bois. Mais heureusement, les pompiers étaient vite! »

> Entrevue avec Rolande Guay, mars 2012





^ La forge de J. Boivin, chemin Saint-Louis, un bâtiment qui loge aujourd'hui la quincaillerie Corriveau. AVQ; fonds Ville de Sillery; n° 6892.



^ À vélo, devant l'un des nouveaux immeubles d'appartements construits au nord de l'avenue William. Collection Rolande Guay.

Bergerville prend du galon

Dans la première décennie du 20^e siècle, Bergerville forme la principale agglomération du plateau, devant les noyaux villageois de la côte à Gignac et de la côte de l'Église, aujourd'hui de Sillery. La plupart des habitants sont menuisiers, journaliers, cochers, charretiers, commis ou employés municipaux. D'autres sont jardiniers et servantes, sans doute engagés dans les grandes propriétés environnantes, ou travaillent dans les manufactures de Québec, dont la Ross Rifle Company, une fabrique de carabines située sur les plaines d'Abraham. Quelques ateliers et commerces bordent le chemin Saint-Louis.

L'arrivée du tramway en 1911 accentue les liens avec Québec. Bien desservis par les « petits chars électriques », dont le terminus se trouve avenue Maguire, les habitants de Bergerville peuvent aller plus facilement travailler en ville. Le tramway a également un impact sur le développement puisque les rues Laight et Maxfield, aujourd'hui l'avenue du Chanoine-Morel, se prolongent vers le nord en direction de la nouvelle rue Sheppard, où passe le tramway. Des promoteurs immobiliers entreprennent au même moment le lotissement des terres qui s'étendent au-delà du ruisseau

Belleborne. Les actuelles avenues Preston, des Grands-Pins et Joseph-Rousseau, de même que la rue Saint-Michel, aujourd'hui de Bergerville, sont ouvertes. Des maisons y sont construites dès 1916, mais il faudra attendre le tournant des années 1950 pour que s'achève le peuplement du secteur. La rue de la Claire-Vue, tracée dans le prolongement de la petite rue Charles, relie alors le vieux faubourg au nouveau développement.

En prenant de l'extension, Bergerville prend du galon : son nom figure dorénavant sur les cartes de la région de Québec et ses habitants ont même des velléités d'indépendance. En 1923, Narcisse Thivierge propose en effet que la partie est de Sillery devienne une municipalité indépendante sous l'appellation de Bergerville. Thivierge est secrétaire de la Ligue des Citoyens de Bergerville, une association d'anciens et de nouveaux résidents insatisfaits de la gestion municipale. Une requête pour obtenir la scission, signée par 90 % des habitants du secteur, est présentée au gouvernement. Mais celui-ci exige l'accord de la majorité des résidents de la municipalité, ce qui entraîne l'abandon du projet.

Un caractère villageois persistant

Dans l'après-guerre, l'expansion résidentielle se poursuit au nord et à l'ouest de la municipalité, devenue cité en 1947. La population silleroise est désormais majoritairement issue de la classe moyenne supérieure, tandis qu'à Bergerville on reste dans la continuité : les habitants sont vendeurs dans les grands magasins de Québec, commis, couturières ou petits employés.

La transformation de Sillery en ville de banlieue affecte peu la morphologie, la composition sociale et le caractère villageois de Bergerville. Au tournant des années 1950, des immeubles d'appartements à trois ou quatre étages sont tout de même construits en bordure de la rue Saint-Michel, ainsi qu'un cinéma, aujourd'hui disparu. Signe des temps, des garages et une station-service prennent place au cœur du faubourg, où l'on compte encore deux commerces, chemin Saint-Louis, dont la Quincaillerie Corriveau au 1744. Les entreprises de service se retrouvent plutôt rue Sheppard et surtout avenue Maguire, principale artère commerciale.



^ En 1945, les nouvelles avenues développées à l'ouest de Bergerville. AVQ; photographie W. B. Edwards, n° 23528.

v Quelques maisons de l'avenue du Chanoine-Morel.





Les élèves de l'école Saint-Michel en 1956. AVQ; fonds Ville de Sillery; n° 6436. ^

Trois copines de Bergerville, Margot Kennedy, Marie-Paule Gravel et Rolande Guay, en juillet 1951. Collection Rolande Guay. >

La proximité des maisons favorise sans doute le voisinage et l'entraide. On se fréquente beaucoup entre résidents du secteur, une population majoritairement canadienne-française, mais où les Irlandais d'origine sont également nombreux. Les jeunes se tiennent dans les tabagies de l'avenue Maguire et de la rue Sheppard où les juke-box constituent une attraction. Le bowling est également populaire, comme les « vues » au cinéma de Sillery ou les balades à bicyclette. L'hiver, il y a la patinoire Saint-Michel, près de l'école, où les Deschênes, Flemming, Fontaine, Guay, Kennedy, Summerville, Thomassin, Vachon et autres se donnent rendez-vous.



Aujourd'hui le caractère urbain des lieux s'affirme, du moins socialement, depuis le départ d'anciennes familles, souvent remplacées par de jeunes couples. Depuis plusieurs années, Bergerville subit aussi diverses pressions : les stationnements asphaltés se multiplient, des maisons sont modifiées, d'autres construites suivant des modèles qui brisent la cohérence du paysage bâti. Mais la prise de conscience de l'intérêt du secteur permet de rectifier le tir.

Les autorités municipales, notamment, reconnaissent la valeur patrimoniale de Bergerville. Depuis 2010, elles accordent une aide financière aux propriétaires qui désirent restaurer leur habitation dans le respect des composantes architecturales d'origine. Un moyen parmi d'autres pour conserver ce village dans la ville, un îlot qui raconte si bien la façon d'habiter, d'occuper et d'aménager l'espace au 19^e siècle.

▼ Une maison restaurée de l'avenue du Chanoine-Morel.

Un milieu solidaire

« Dans la rue, tout le monde se connaissait et s'aidait. Si on avait besoin du téléphone, par exemple, on allait chez un voisin qui en avait un. Il y avait aussi une sage-femme qui aidait aux accouchements. Dans ce temps-là, il y avait beaucoup de solidarité. Aujourd'hui, les vieilles familles sont parties. »

> Entrevue avec Jeanine Fontaine, mars 2012





LA RUE PROVANCHER : LE PARI DES ARTS



Dans la rue Provancher, le cœur du Vieux-Cap-Rouge bat toujours et, si l'on porte une oreille attentive, sans doute peut-on y entendre aussi celui de l'Amérique française. Certes, on ne voit plus fumer les fourneaux de l'ancienne poterie, on n'entend plus circuler les tombereaux de la briqueterie Delisle et les résidents ne se rendent plus à « la gare d'en bas ». La rue Provancher n'en conserve pas moins l'empreinte d'une autre époque et d'une autre manière d'habiter. La petite église de pierre en bordure de la rivière et les maisons anciennes qui ont traversé les siècles continuent de charmer, bien que la vie « au village » se déroule différemment. Le piéton y défile anonyme, sur des pavés à peine usés, et la circulation automobile ne semble jamais faire relâche. La rue Provancher est entrée dans le 21^e siècle après bien des chambardements. Parole de ces immigrants urbains qui confessent leur attachement à cette rue aux mille secrets et à laquelle ils donnent une patine contemporaine.

ZONE 4

Paysage de charme

Nichée au fond d'une cuvette entre la colline de Québec, à l'est, qui culmine à 72 mètres et le plateau ouest de Cap-Rouge, qui atteint environ 86 mètres, la rue Provancher chevauche une étroite bande alluviale, orientée nord-sud et large d'environ 1,5 kilomètre. L'étréitesse de cette bande, bien découpée par les méandres de la rivière du Cap Rouge, préservera pendant longtemps l'intimité et le calme de cette rue.

C'est la présence de la rivière qui favorise les premières tentatives de peuplement. Entre 1541 et 1543, Jacques Cartier et Jean-François de La Rocque de Roberval y établissent les assises de la colonisation française en Amérique. Deux forts sont alors construits pour loger et défendre quelques centaines de colons débarqués avec armes et bagages, bétail, graines et semences. En 1996, des archéologues découvrent une partie de la palissade du fort d'en bas près de

l'église de Cap-Rouge. Dix ans plus tard, une nouvelle campagne de fouilles s'amorce sur le promontoire, dont les résultats éclairent davantage cette extraordinaire épopée, premiers balbutiements de la civilisation française en Amérique.

Puis, pendant un siècle, tout Cap-Rouge semble en dormance. Le peuplement de la vallée ne s'enclenche que dans la seconde partie du 17^e siècle, avec la concession des seigneuries de Maur (1647) et de Gaudarville (1652), la première implantée à l'ouest de la rivière du Cap Rouge et la seconde à l'est. Il faut encore attendre le tournant des années 1780 pour que soit tracé le chemin du Moulin, qui deviendra plus tard la rue Scott puis la rue Provancher. Le chemin relie la côte de Cap-Rouge au moulin seigneurial, édifié en 1778 près de l'actuel pont de la rue du Domaine.

< La rue Provancher est bordée de plusieurs bâtiments patrimoniaux qui ajoutent à l'intérêt des lieux.

▼ L'église de Saint-Félix-de-Cap-Rouge et quelques maisons de bois de la rue Provancher en 1905.
AVQ; Pruneau et Kirouac; n°31359.



Les premières maisons du chemin du Moulin remontent aux années 1840. À cette époque, comme ailleurs le long du Saint-Laurent, l'anse du Cap Rouge accueille diverses installations consacrées au commerce du bois équarri. L'activité économique attire les travailleurs, ce qui incite sans doute le seigneur de Gaudarville à lotir son domaine. En bordure du chemin du Moulin, devenu la rue Scott, une dizaine de lots ont déjà trouvé preneurs en 1854. S'y établissent des Bédard, Fiset, Gauvin, Giroux, Paquet, Mayrand, Papillon, Robitaille et autres. Ils sont navigateurs, artisans du bois et du fer, agriculteurs, hommes de chantier et de métier.

Le meunier Michael Scott profite de ses relations commerciales avec la mère patrie pour expédier de la farine en Grande-Bretagne et en rapporter de la brique d'Écosse. Celle-ci est utilisée dans la construction de certaines résidences, dont celle de Joseph Jobin, au 1480 de la rue Provancher. Mais la plupart des maisons sont construites en bois de rebut, les habitants ayant des revenus modestes. En 1872, la nouvelle municipalité de Cap-Rouge regroupe une centaine de maisons et plus de 600 habitants. Plusieurs ouvriers et artisans travaillent alors à l'importante manufacture de poteries installée sur la rive droite de la rivière.

Pour une bouchée de pain

« Ah! l'odeur de ce pain fraîchement sorti du four que le boulanger, M. Paquet, déposait précieusement sur la grande table de bois. Nous savions que la première cuite du fameux pain aux raisins sortirait du four pour aller régaler les amateurs de ses saveurs suaves. M. Paquet prenait son couteau, tranchait une large tranche fumante qu'il nous partageait avec un sourire de satisfaction du travail bien fait. »

> Entrevue avec Michel Lessard, juin 2011



Vers 1900, la rue Provancher, au second plan, derrière les chantiers de l'anse du Cap Rouge et la poterie (à gauche). *BAnQ-Q; P560.*





^ Une classe du couvent de Cap-Rouge dirigé par les Sœurs de la Charité. SHCR.

La localité a son école depuis le milieu du 19^e siècle. L'église est inaugurée en 1859 et le couvent, 30 ans plus tard. Toutes ces institutions se retrouvent rue Scott, cœur véritable du village, qui compte aussi des commerces et des services, le boucher, le charretier ou le boulanger. L'abbé Léon Provancher y réside également, au 1435, devenu aujourd'hui un centre d'animation scientifique et historique. C'est à cet endroit, entre 1872 et 1892, que le célèbre naturaliste accomplit l'essentiel de son œuvre scientifique. On rebaptisera la rue Scott en son honneur vers 1950.

v L'alignement des maisons de la rue Provancher vers 1920. SHCR; 1000-11-3-6.



Entre rue villageoise et voie de transit

Ce tableau d'un village campagnard animé par les chantiers des anses, la poterie et un peu plus tard la briqueterie Delisle, perdue jusqu'au milieu des années 1960, époque où l'urbanisation gagne Cap-Rouge. Entre 1966 et 1976, la population passe de 1 992 à 5 716 habitants. Le réseau routier s'étend et se complexifie : la rue Provancher est prolongée afin de rejoindre le boulevard de la Chaudière en 1966, ce qui permet d'ouvrir de nouvelles voies transversales, dont les rues Blanchette en 1964, Juchereau-Duchesnay en 1967, Augustin-Bourbeau en 1970 et Eugène-Robitaille en 1972. Conséquemment, la rue principale de village se mue en une artère de banlieue où l'automobile impose sa grammaire : le couvent de la place de l'église est démoli en 1966 pour faire place à un stationnement, alors que des commerces où l'on se rendait autrefois en voiture à cheval, à pied ou à bicyclette disparaissent un à un. La Banque Nationale, au 1456 de la rue Provancher, le magasin de tissus et coupons de M^{me} Coulombe au 1472, l'épicerie-boucherie de la famille Robitaille, aujourd'hui démolie, pour ne citer que ceux-là, ferment tour à tour leurs portes. L'automobile est dès lors le trait d'union entre la maison et le centre commercial Mail Cap-Rouge sur le boulevard de la Chaudière, entre la maison et le travail, entre la maison et les loisirs, entre la maison et le fleuve. La rue Provancher est encore une rue principale... pour l'automobiliste qui y passe.



Au tournant des années 1970, la rue Provancher perd son pouvoir d'attraction dans ce nouveau quartier de banlieue. À deux pas d'un pôle touristique qui englobe le parc de la Plage-Jacques-Cartier, le parc Cartier-Roberval, une marina et le trachel, élément spectaculaire du patrimoine industriel, elle est reléguée au second plan. Durant la belle saison, d'avril à novembre, l'artère se transforme en bouée de sauvetage pour tous ces visiteurs en quête d'un stationnement non loin du fleuve. Cet achalandage profite à certains commerces, notamment un comptoir de crème glacée et des restaurants logés parfois dans des maisons anciennes.

Entrée des artistes

Il faut retourner quelques années en arrière pour comprendre comment, en l'espace d'une décennie ou deux, la rue Provancher, presque désertée, se transforme en un milieu de vie animé et recherché. La vague nationaliste des années 1970 qui touche le Québec éveille la conscience patrimoniale de quelques citoyens. Une société d'histoire voit le jour en 1974 et se préoccupe notamment de la préservation du patrimoine bâti. Un souci de conserver à la communauté un accès à la rivière contribue aussi à recadrer la rue Provancher. En 1978, Cap-Rouge devient la première municipalité à se prévaloir de la nouvelle Loi sur les biens culturels du Québec afin de préserver et rehausser le caractère patrimonial du milieu. La concentration remarquable de bâtiments anciens favorise leur mise en valeur. C'est ainsi que cette artère fait peau neuve grâce à un programme de revitalisation urbaine comprenant l'enfouissement des fils électriques, l'installation de lampadaires et l'aménagement de parcs.



^ Cette maison de la côte de Cap-Rouge a longtemps abrité un centre d'art.

Par le passé, cette petite vallée saturée de verdure, incrustée dans un relief tourmenté où fleuve et rivière se rencontrent, a inspiré de nombreux artistes, dont James Pattison Cockburn (1779-1847), Marc-Aurèle Fortin (1888-1970), Adolphe Rho (1839-1905), sans oublier tous ces artisans qui, dans la seconde moitié du 19^e siècle, ont œuvré à la poterie de Cap-Rouge. C'est fidèle à cette tradition artistique que la rue Provancher connaît un nouveau souffle.

La petite séduction

« Lorsque je suis arrivée à Cap-Rouge, au début des années 1970, il n'y avait que le Cercle des fermières. Nous étions alors plusieurs artistes, surtout des femmes, dont Viviane Émond et Irène Bernier en peinture, Agathe Demers qui fait de l'émail sur cuivre, Pauline Pelletier de la porcelaine et plusieurs autres qui avons le goût d'échanger, de nous réunir comme nous le faisons dans les villes d'où nous arrivions. Et puis, le Vieux-Cap-Rouge nous inspirait avec le fleuve, la rivière et son petit bourg ancien. »

> Entrevue avec Céline G. Lapointe, juillet 2011



Parmi les nouveaux résidants arrivés au cours des années 1970 se trouvent des potiers, des artistes peintres, des sculpteurs, des écrivains et des musiciens. À l'instigation de Céline G. Lapointe, les artistes, désireux de se rencontrer et de s'affirmer, mettent sur pied en 1978 le Mouvement d'animation artistique de Cap-Rouge (MAA), qui a toujours pignon sur rue aujourd'hui. Dès lors, des maisons de la rue Provancher se transforment en atelier : la maison



^ Le Festival DécouvrArts anime chaque année la rue Provancher.
Photographie Ville de Québec.

Charles-Leclerc, au 1382, loge une école de poterie avant de devenir l'Atelier du Vieux-Cap-Rouge, spécialisé dans la céramique; la maison Ildephonse-Delisle, au 1415, devient une galerie d'art; la maison Joseph-Jobin, au 1480, abrite successivement un atelier de poterie et une galerie d'art. Parallèlement, de nombreux riverains entreprennent de restaurer leur demeure ancienne, manifestant ainsi leur attachement au patrimoine et rendant à nouveau cette rue attractive.

C'est aussi dans le cœur du village que le festival DécouvrArts, parrainé par la Société arts et culture de Cap-Rouge, accueille au début de juin, depuis 1986, une centaine d'artistes, alors qu'en juillet et en août des messes d'artistes transforment la petite église en salle de concert. Aujourd'hui, la rue Provancher s'accorde avec une nouvelle vocation de Cap-Rouge, celle d'un lieu touristique.

Que reste-t-il de nos amours?

En marge d'une vitrine artistique bien animée, complémentaire à l'attrait du grand fleuve, la rue Provancher héberge encore de nos jours quelques familles souches. Au 1440, la maison de Joseph Bertrand, construite en 1911, restera entre les mains de la famille, au moins pour une génération encore, car, aux dires de Georgette Bertrand, qui la légua à sa fille, il n'est pas question de la vendre à des étrangers. Mais c'est bien là l'exception puisque, depuis 40 ans, les maisons anciennes de la rue appartiennent à des gens venus d'arrondissements voisins ou d'ailleurs au Québec. Certains ont été séduits par la proximité du fleuve, d'autres par cette ambiance récréotouristique et artistique de beau village et d'aucuns y assouvissent leur passion du patrimoine.

Aujourd'hui, le sentiment d'appartenance s'exprime de manières qui diffèrent de celles d'autrefois, lorsque les familles se léguaient une propriété de génération en génération et que les gens se

La petite église de Saint-Félix-de-Cap-Rouge, fierté des Carougeois. >



Vivre au village

« Même si je ne suis pas né ici, j'ai toujours aimé l'ambiance de la rue Provancher. Je travaille dans la construction et une occasion s'est présentée

pour acheter une vieille maison à rénover. Hormis les autos qui circulent trop vite, c'est une ambiance de petit village qu'on retrouve ici puis, imaginez en plus, le fleuve à deux pas. »

> Entrevue avec Éric Jobin, mai 2011



voisinaient, lorsque aussi la rue Provancher regroupait petits commerces et artisans. Si les nouveaux résidants apprécient la vie dans un patelin niché entre rivière et fleuve, bon nombre d'entre eux avouent être de passage, le temps d'une décennie ou deux, heureux de s'épanouir en ces lieux avant de migrer à nouveau. Peut-être une appartenance plus fugace mais certainement sincère et sans retenue. Anciens et nouveaux partagent toutefois un point

commun : ils sont fiers d'habiter le Vieux-Cap-Rouge, un lieu qui a une « âme », et aiment l'atmosphère de joli village qui enveloppe la rue Provancher et sa petite église désormais mise en lumière. Et comme pour renouer avec la tradition du bac qui reliait les deux seigneuries bordant la rivière du Cap Rouge, une passerelle piétonnière, érigée en 2012, réunit les deux rives. La rue Provancher a vraiment retrouvé son lustre.



RUE PAMPHILE-LE MAY : SOUVENIR DE LA VILLÉGIATURE À CAP-ROUGE



Sur le plateau ouest du quartier de Cap-Rouge, en surplomb du Saint-Laurent, la rue Pamphile-Le May occupe un site de choix. Ses résidences ont d'ailleurs été construites sur les bords de la falaise ou sur un terrain pentu, fenêtres grandes ouvertes sur la beauté du panorama. Tracée à la fin des années 1970, à l'époque où le village de Cap-Rouge se transforme en ville de banlieue, cette belle rue révèle peu d'indices de son passé. Il faut être observateur pour y découvrir, cachée au centre du développement, une maison qui témoigne de l'époque de la villégiature. Elle nous transporte chez les Le May, une famille nombreuse qui compte des célébrités, dont l'architecte René-P. C'est lui qui donne vie au secteur, y créant un véritable petit coin de paradis, où les membres du clan familial se réuniront pendant 60 ans. Place aux chaudes journées d'été, à la baignade, aux parties de tennis enlevantes et au farniente !

ZONE 5

Un emplacement idéal

À l'aube des années 1910, la paroisse de Saint-Félix-de-Cap-Rouge compte moins de 500 habitants. En dehors du village, développé au pied de la côte de Cap-Rouge, le territoire consiste en une succession de terres agricoles traversées par un chemin parallèle au fleuve Saint-Laurent, aujourd'hui la rue Saint-Félix. C'est par cette voie qu'on accède à la nouvelle ferme expérimentale aménagée par le gouvernement fédéral sur le plateau ouest.

À cette époque, la construction du tracel est à peu près terminée. L'imposant viaduc sur chevalets ne fait pas l'unanimité, même si les lieux conservent leur beauté et leur tranquillité. Les citadins de passage apprécient le pittoresque du relief, la rivière qui serpente paresseusement au fond de la vallée, la proximité du fleuve et le caractère rural, maintenant que les activités liées au commerce du bois ont pris fin. L'amélioration des communications entre Québec et le village de Cap-Rouge est également un atout de taille pour les visiteurs. Le chemin de fer relie désormais la ville, matin et soir, remplaçant les longs trajets en voiture à cheval sur une route de terre cahoteuse.

- < Dominant le Saint-Laurent, deux maisons de la rue Pamphile-Le May.
- ∨ La vallée de Cap-Rouge au début du 20^e siècle. Au fond, le plateau ouest. *BAnQ-Q; photographie Notman; P428.*



Un clan très soudé

En 1911, René-P. Le May a 41 ans. Fils de l'écrivain renommé Pamphile Le May, il est l'un des architectes les plus en vue de la capitale. Cette année-là seulement, il réalise les plans de maisons bourgeoises de la Grande Allée, de deux entrepôts du port de Québec et de l'église de Saint-Dominique à Jonquière. Il vient aussi de concevoir le bâtiment de l'École technique de Québec, sur le boulevard Langelier, dont la construction s'achève.

René-P. habite le centre-ville de Québec, rue D'Aiguillon, avec sa femme Laure Boucher et leurs nombreux enfants. Il rêve de campagne, d'air pur et d'horizon, lorsqu'il découvre la perle rare dans la paroisse de Cap-Rouge : la terre voisine de la ferme expérimentale. Une fois la propriété acquise, il dresse les plans, toujours en 1911, de trois grandes résidences à deux étages et d'une petite maison destinée au gardien. L'architecte prévoit aussi une série de bâtiments secondaires : l'écurie, le poulailler, la glacière et l'importante « tour d'eau », un réservoir d'eau potable qui alimentera la propriété. Il conçoit également une plateforme sur le bord du cap, d'où l'on pourra admirer la vue imprenable sur le Saint-Laurent. Un domaine est né, que la famille, par modestie, qualifiera de canton.



^ La maison principale dans les années 1910. Collection Madeleine Bernard Le May.

v René-P. Le May, amateur de lecture, de tabac et de farniente. Collection Madeleine Bernard Le May.



En toute simplicité

« Pour papa, qui était architecte, tracer les plans du terrain et des maisons ne fut qu'un agréable passe-temps. Il voulait y mettre tout le confort nécessaire, mais pas de luxe. Trois maisons furent construites sur le même plan, même bois, même finition intérieure et extérieure avec galeries et balcons. »

> Yvette Le May, inédit, mars 1989



^ Bain de soleil sur le bord du fleuve. Collection Madeleine Bernard Le May.

< Le 4541, rue Saint-Félix, l'unique réalisation architecturale de René-P. Le May qui subsiste dans le secteur.



Dès lors, chaque été, les Le May emménagent dans la plus grande des trois maisons avec la bonne Anésie, la vieille tante Delphine et bientôt 12 enfants. La deuxième maison est occupée par la famille d'Arthur Richard, époux de la sœur de Laure, tandis que la troisième loge Wilbrod Richard, frère d'Arthur, marié à la sœur de René-P, Blanche Le May. Dans la famille, on est tricoté serré ! Même qu'à l'est de la propriété, sur le lot voisin, l'architecte dresse aussi les plans de l'actuel 4541, rue Saint-Félix, une résidence habitable toute l'année. Terminée en 1912, elle est destinée à J.-Amédée Bernard et à son épouse, Joséphine Richard, sœur d'Arthur et de Wilbrod, dont l'une des filles épousera l'un des fils de René-P. Décidément, on est tous parents dans cette partie du plateau de Cap-Rouge !

Les liens sacrés de la famille

« Hier soir, je recevais ma famille à réveillonner : Arthur et sa femme, Charles et la sienne, Wilbrod et Blanche. La tâche de tenir unis les liens sacrés de la famille m'incombe, et j'ai à cœur de lui faire honneur, si Dieu nous prête vie, à ma chère femme et à moi, et quelques sous pour défrayer le coût du menu... »

> Extrait d'une lettre de René-P. Le May à ses parents, 26 décembre 1912



La propriété est graduellement agrémentée de jardins et de bosquets. On y aménage un potager et une allée centrale convergeant vers les trois maisons. Plus tard, on ajoutera au domaine de villégiature l'indispensable tennis. Oasis de verdure et de beauté, le canton Le May est synonyme de jours heureux, de pique-niques dans la nature, de promenades à la ferme expérimentale, de lecture sous la véranda et de baignades au fleuve. Mais voilà qu'en juin 1915, René-P. meurt dans sa maison d'été, à 44 ans à peine. Les funérailles sont célébrées en grande pompe à l'église de Saint-Félix-de-Cap-Rouge.

La villégiature s'étend

Les villégiateurs se font plus nombreux dans la paroisse au cours des années 1930. Au pied du canton Le May, à la plage Saint-Laurent, une vingtaine de chalets sont construits le long du chemin de fer désaffecté. On y dénombre une cinquantaine de villégiateurs au milieu des années 1940. À la plage voisine de Crescent Beach, aujourd'hui le parc de la Plage-Jacques-Cartier, la population estivale est d'environ 70 personnes. D'autres chalets apparaissent aussi le long du chemin Saint-Félix et sur le plateau ouest de la municipalité, au-delà du canton Le May.

Ce dernier prend également de l'expansion. En 1934, une résidence est construite sur l'emplacement de l'ancienne écurie pour loger l'avocat Gérard Lacroix, époux de Blanche Le May, l'aînée de René-P. Nommé juge ultérieurement, il présidera plusieurs affaires criminelles dont les célèbres procès de Wilbert Coffin et de Léopold Dion. Sa maison est à présent l'unique survivante du canton, dissimulée derrière les arbres, au 1504 de la rue Pamphile-Le May. On reconvertit aussi en chalets le poulailler et la maison du gardien pour d'autres membres du clan familial. Plus à l'ouest, hors de l'îlot de villégiature, Maurice et Marcel Richard, fils de Wilbrod, se font également construire chacun une résidence et toutes deux subsistent rue Catherine-Nau.

< Des joueuses de tennis sur un court aménagé en plein champ.
Collection Madeleine Bernard Le May.



Des liens familiaux solides

« Moi, j'ai passé tous mes étés au canton, dans plusieurs maisons différentes, parce que c'était plutôt une propriété collective : on s'échangeait les maisons. Encore aujourd'hui, les membres de la famille Le May restent en contact. Sans doute parce qu'on a beaucoup vécu ensemble. Le voisinage l'été a tissé des liens solides. »

> Entrevue avec Céline Le May, petite-fille de René-P., novembre 2011
(devant le 1504, rue Pamphile-Le May)



^ Au cœur du canton, sous le soleil printanier. Collection Madeleine Bernard Le May.

< Les enfants Le May jouent aux mariés au début des années 1960. Collection Céline Le May.

Au tournant des années 1960, la tribu Le May comprend en plus des adultes une vingtaine d'enfants. Sur le site du potager, on a installé une piscine qui fait le bonheur des petits et des grands. Entre deux parties de tennis, les plus vieux organisent les jeux des plus jeunes. Il y a aussi les quatre filles célibataires de René-P. qui jouent occasionnellement les animatrices, préparant des saynètes et des mascarades pour amuser les enfants. Dans le canton, entouré d'arbres et de verdure, on vit comme sur une île, en famille. On entretient peu de liens avec le village, même s'il y a la messe dominicale à l'église de Saint-Félix-de-Cap-Rouge et les virées au restaurant Chez Caro, fort apprécié pour sa crème glacée.



De tradition et d'avant-garde

À l'aube des années 1970, à l'époque où Cap-Rouge connaît un essor sans précédent et que les lotissements résidentiels grugent toutes les terres agricoles, la pression est forte sur le canton Le May. Les trois grandes maisons ont besoin de réparations majeures, les taxes et le coût des services augmentent et puis la relève n'y est pas. Les héritiers de René-P. sont contraints de vendre le domaine en 1971. Le tennis, la piscine et la plupart des bâtiments sont rasés pour faire place à la rue Pamphile-Le May, un nom qui rappelle l'ancêtre du clan familial.

▲ Au 1512 de la rue Pamphile-Le May, une architecture inspirée de la tradition coloniale française.

< Bien alignée sur le Saint-Laurent, une maison aux divers volumes.

Bien caractéristique de son époque, la rue Pamphile-Le May épouse la forme d'un U et est dénuée de trottoirs. À la fin des années 1970, on y construit une vingtaine d'habitations autour de l'unique survivante du canton, le 1504. Suivant les courants qui traversent alors la société québécoise, notamment la quête d'identité collective et le retour aux sources, l'architecture de plusieurs de ces maisons s'inspire de la tradition coloniale française. On les reconnaît à leur carré en pierre rustique bien ancré au sol et à leur toiture en pente aiguë, percée de lucarnes. Les 1506 et 1512 en sont de beaux exemples. D'autres résidences de la rue Pamphile-Le May sont davantage des œuvres de création. Elles marient les formes, les espaces et les matériaux pour s'inscrire dans des esthétiques d'avant-garde et pour tirer le maximum du panorama sur le Saint-Laurent, comme c'est le cas aux 1513 et 1517.

Nous voilà bien loin du canton Le May, dont il ne reste finalement qu'une maison et un odonyme, rappelant d'ailleurs l'écrivain plutôt que l'architecte. Mais dans un rayon plus étendu subsistent aussi les résidences des frères Richard, rue Catherine-Nau, et le 4541 de la rue Saint-Félix, une réalisation architecturale de René-P. Quant à l'époque de la villégiature, si importante dans l'histoire de Cap-Rouge, il est facile d'en retrouver la trace sur les bords du fleuve et sur le plateau ouest, à proximité de l'ancien canton. Bien que plusieurs chalets aient été transformés en résidences permanentes, certains ont conservé leurs caractéristiques d'origine et même leur environnement boisé, comme le 4623 de la rue Saint-Félix, reflet d'une époque révolue.

▼ Le 4623, rue Saint-Félix, un souvenir de la villégiature à Cap-Rouge.





UN ÎLOT OUVRIER AUX ABORDS DU PONT DE QUÉBEC



ZONE 6

Entre la route de l'Église et le pont de Québec, le chemin Saint-Louis a perdu depuis longtemps son étroitesse initiale, ses courbes prononcées et ses détours. Bordé de petits centres commerciaux, de stations-service, d'immeubles d'appartements et de bungalows, il semble tout droit sorti de la seconde moitié du 20^e siècle. La surprise est d'autant plus grande d'y découvrir, entre la rue de Rouville et l'avenue Lavigerie, un îlot de maisons centenaires. Né à la faveur de l'important chantier du pont de Québec, l'ensemble rappelle le passé ouvrier du chemin Saint-Louis et la première tentative d'urbanisation du territoire, jusque-là formé de terres agricoles et de domaines de villégiature.

Sous les roses et les dahlias

Au 19^e siècle, le chemin de Cap-Rouge, aujourd'hui Saint-Louis, est une route de campagne qui traverse des paysages verdoyants, des champs en culture et des boisés. Pour fuir le tumulte de la ville et des faubourgs, la bourgeoisie d'origine britannique y aménage de grands domaines ou de coquettes propriétés champêtres. C'est ainsi que l'homme d'affaires James Gibb (1822-1869) achète une terre près de l'actuelle rue Dolan, où il fait construire le cottage Rosewood, aujourd'hui disparu. L'exploitation d'une ferme attenante est confiée aux Dolan, qui s'y succèdent de père en fils jusqu'au début du 20^e siècle.

Gibb crée sur son domaine un véritable parc agrémenté d'arbres et d'allées, de tonnelles rustiques, d'un étang de truites et d'une volière, où l'on peut voir et entendre quantité d'oiseaux chanteurs. Mais ce sont surtout les fleurs, « dont la beauté ravit l'œil », qui distinguent Rosewood. Les parterres d'œillets, de zinnias, de glaïeuls, de roses et de dahlias méritent d'ailleurs bien des prix d'horticulture à M. Gibb.



▲ Aménagement paysager devant le cottage Rosewood. AVQ; fonds Ville de Sainte-Foy; n° 0433.

▼ Le 2950, chemin Saint-Louis, une maison d'influence Second Empire, construite à la fin du 19^e siècle.

< Chemin Saint-Louis, des maisons du secteur longtemps appelé « Pont-de-Québec ».



Rosewood n'est pas une exception dans le paysage. Une partie du vaste domaine des Stuart, Meadowbank, s'étend au sud du chemin. Et il y a aussi Ravenswood, à l'ouest de l'actuelle avenue Lavigerie, où s'élève une grande villa de briques à deux étages. Elle sera acquise par la famille Boswell, puis par les Pères blancs d'Afrique, en 1944, avant d'être démolie une vingtaine d'années plus tard.

En 1879, la route Jean-Noël, qui deviendra l'avenue Lavigerie, est déjà tracée jusqu'à la route de la Suète. C'est à cette époque qu'est érigée la maison du 2950, chemin Saint-Louis, alors propriété de John Roberts. Cette résidence, la plus ancienne du secteur, a conservé à ce jour ses principaux attributs, dont sa toiture mansardée et ses fenêtres à battants de bois.

La fièvre de la spéculation

Le développement du secteur s'amorce véritablement avec la construction du pont de Québec, un chantier inauguré le 2 octobre 1900. Truelle d'argent à la main, le premier ministre du Canada, Wilfrid Laurier, pose la première pierre de l'un des piliers nord. En toute logique, on choisit d'élever l'ouvrage à la hauteur de la rivière Chaudière, là où le fleuve est le plus étroit. Jusqu'au passage d'un premier convoi ferroviaire, en 1917, des centaines d'ouvriers s'activent sur les deux rives, effectuant des travaux difficiles, marqués par des événements tragiques : à deux reprises, des travées s'effondrent, entraînant dans la mort près de 90 travailleurs. Des ouvriers travaillent également à la construction des voies ferrées qui se dirigent vers Cap-Rouge ou le port de Québec.

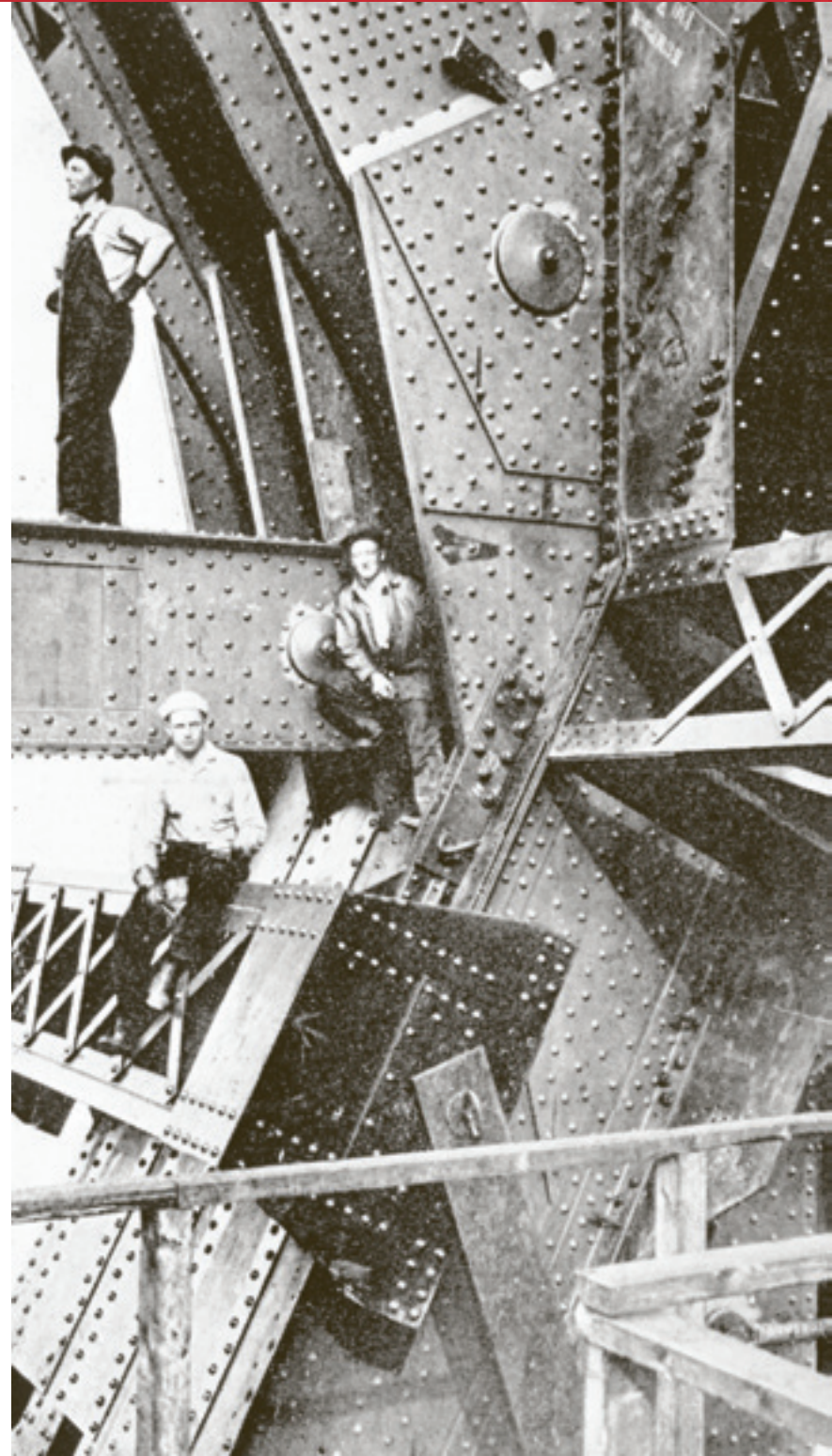
Ces grands projets s'inscrivent dans une période d'optimisme et de reprise économique. À Québec, l'essor industriel et commercial, de même que l'expansion de la ville, éveille l'intérêt des promoteurs immobiliers et des spéculateurs. Une véritable fièvre s'empare même du milieu des affaires pour culminer dans les années 1910. On convoite alors toutes les terres agricoles des paroisses qui entourent Québec, dont celles de Sainte-Foy.

Des ouvriers du pont posent pour le photographe. AVQ; n° 11436. >

L'avènement du pont selon le curé de Sainte-Foy

« Alors les champs cultivés seront peu à peu envahis par des lots à bâtir, des rues tracées au cordeau, des lignes de chemin de fer ou de tramways électriques, et notre petite paroisse agricole rendra le dernier soupir. »

> Henri-Arthur Scott, *Notre-Dame de Sainte-Foy : histoire civile et religieuse*, 1902





Frank Carrel vers 1920. BANQ-Q; P1000. ^

Le 1331 de l'avenue Lavigerie et derrière, la maison ayant servi aux ingénieurs du pont de Québec. >



Deux compagnies immobilières s'intéressent aux abords du pont de Québec, sur la rive nord, où elles anticipent un développement résidentiel rapide. La principale, la Compagnie de Sainte-Foy, est dirigée par Georges-Élie Amyot, industriel renommé de la capitale. Elle achète la plupart des terrains situés dans l'axe du pont de Québec, au nord du chemin de Cap-Rouge, où elle conçoit, en 1911, le projet immobilier de Pontville. La compagnie estime que la population y atteindra 10 000 habitants en 5 ans. On est bien loin du compte à la fin de la décennie, une fois la bulle spéculative dégonflée : la Compagnie de Sainte-Foy n'a vendu que quelques terrains et est au bord de la faillite. Le scénario se répète près de la route Jean-Noël, où la Frank Carrel Limited achète une propriété en 1910. L'entreprise de Carrel, journaliste et éditeur bien connu de Québec, est beaucoup plus modeste que la précédente, mais elle a les mêmes objectifs : vendre des lots aux travailleurs du pont et des chemins de fer. Le projet n'a guère plus de succès que celui de Pontville, mais il donne naissance à un petit îlot ouvrier.

Un îlot bien modeste

Le noyau urbain développé vers 1910, à l'est de la route Jean-Noël, est constitué de quelques habitations modestes donnant pour la plupart sur le chemin Saint-Louis. Parmi elles, le 1331 de l'avenue Lavigerie, un jumelé de bois d'inspiration boomtown, un style architectural simple et économique. Fait remarquable, cette maison a conservé à ce jour la plupart de ses caractéristiques d'origine : fondations de pierre, revêtement de bardeau de cèdre, fenêtres à battants à grands carreaux. Sur le terrain de bonnes dimensions, aujourd'hui planté de fleurs, il faut imaginer à l'époque un potager, peut-être un poulailler. À l'arrière du lot, le 1339 de l'avenue Lavigerie, aujourd'hui une résidence, aurait servi, dit-on, aux ingénieurs du pont de Québec pendant les travaux de construction. Après la fermeture du chantier, on l'aurait transporté sur son site actuel pour servir de bâtiment secondaire.



^ Devant l'école du Pont, Cécile Côté et ses élèves en 1913. Le bâtiment, reconverti en résidence, correspond aujourd'hui au 2956, chemin Saint-Louis. SHSF; 84-014-1975.

< Au début du 20^e siècle, la famille de Joseph Robitaille devant la propriété du 2944, chemin Saint-Louis. SHSF; 0004-0001-85.



Avec le lotissement de Carrel apparaissent aussi, de part et d'autre de la rue Dolan, les 2978 et 2982 du chemin Saint-Louis, cette dernière maison étant également, à l'origine, d'influence boomtown. Sur un terrain voisin, à l'angle de l'actuelle rue de Rouville, le 2944 est aussi érigé vers 1910. La maison cubique, comme le 2970 construit peu après, logera plusieurs générations de Robitaille.



L'ancienne école du « Pont-de-Québec », aujourd'hui une résidence familiale. ▲

Le petit îlot résidentiel compte aussi une école, où des laïques enseignent à des enfants de langues et de confessions différentes. En 1917, les religieuses du Bon-Pasteur prennent la direction de l'école, dite du « Pont de Québec », et y resteront 25 ans, même si les locaux inadéquats sont plus d'une fois condamnés par le Bureau d'hygiène. D'après les annales de la communauté, ces inconvénients sont compensés par la gentillesse de « la grande famille du Pont » et par la bienveillance de M^{me} Pierre Robitaille qui veille sur les religieuses, fournissant gracieusement « un bol d'eau chaude, un verre de lait, un pain tout entier, ou une galette sucrée ». Dans les années 1930, la commission scolaire fera construire une nouvelle école de brique rouge, qu'on surnommait justement « l'École rouge ». Le bâtiment, comme celui de l'école précédente, est transformé les dimanches en lieu de culte.

Lorsque s'achève la construction du pont de Québec en 1917, certains travailleurs trouvent probablement du travail sur d'autres chantiers, comme celui de l'Hôpital Laval, chemin Sainte-Foy. À la fin des années 1920, avec l'ouverture d'une voie carrossable sur le pont, il faut élargir le chemin Saint-Louis et l'asphalter, mais il ne perd pas pour autant son cachet rural : jusque dans les années 1940, on y croise régulièrement des voitures tirées par des chevaux, dont celles de vendeurs itinérants offrant pain, lait, légumes ou viande aux résidents des environs.

Vivre au Pont-de-Québec

Au début des années 1950, le secteur s'inscrit dans une zone bien délimitée appelée alors « Pont-de-Québec ». Au cœur de l'agglomération linéaire, qui s'étend de la côte Ross jusqu'aux environs de la gare de Sainte-Foy, l'îlot issu de la Frank Carrel Limited conserve son aspect semi-urbain, avec ses maisons de bois, ses bâtiments secondaires, ses potagers et sa petite école. La rue Dolan, embryonnaire, ne compte qu'une résidence, celle de Roland Savard, aujourd'hui le 1333. Ailleurs, ce sont des Baron, Mathieu, Méthot, Robitaille et Vallières, pour la plupart journaliers. Il y a aussi le bijoutier René Marcoux, l'entomologiste St-Georges Morin et un expert en empreintes digitales, Charles-Henri Bernier. Ce dernier habite avec sa famille le 1331 de l'avenue Lavigerie. L'ancienne maison des ingénieurs du pont, le 1339, après avoir été agrandie, sert alors à l'entreposage de poissons tropicaux pour le bénéfice du cousin Raymond Bernier.

▼ Patineurs sur le chemin Saint-Louis au début du 20^e siècle. SHSF; 122-017-2818.



Une grande propriété campagnarde

« En 1952, on habitait le quartier Saint-Jean-Baptiste, lorsque mon père a acheté la maison de la rue Jean-Noël [1331, avenue Lavigerie]. Il l'a acquise d'Henri Falardeau qui avait un commerce de bicyclettes sur la rue Richelieu. Mon père voulait devenir propriétaire et avoir plus d'espace : le terrain comptait 16 000 pieds carrés ! Il a transformé le duplex en unifamiliale, en défonçant le mur entre les deux parties. La maison a été redivisée après le décès de mon père. »

> Entrevue avec Jacques Bernier, mai 2012

Dans une si petite agglomération, tout le monde se connaît, bien entendu. On se retrouve d'abord sur les bancs de « l'École rouge », où les religieuses ont cédé la place à des laïques. Puis il y a les loisirs, surtout le patin et le hockey, qui rassemblent les membres de la communauté. Les habitants du secteur décident d'ailleurs collectivement de construire une patinoire au sud du chemin Saint-Louis. Tous participent financièrement au projet, même si la plupart des familles ont des revenus modestes. La bordure de bois de la patinoire et le chalet des patineurs sont construits par corvées. La « gang du Pont-de-Québec » est désormais équipée pour affronter les hockeyeurs de Cap-Rouge ou de la côte à Gignac, tous bien fiers de leur coin de pays.



La famille Bernier devant la maison familiale, dans les années 1950.
Collection Jacques Bernier.





^ Deux autres maisons du secteur, à l'est de la rue Dolan.

À la hauteur des rêves de Carrel

Le développement résidentiel atteint les abords de la route de l'Église au cours des années 1950. Les Pères blancs cèdent alors une lisière de leur terrain pour permettre l'élargissement de la route Jean-Noël, qui devient l'avenue Lavigerie. Des bungalows y sont construits, comme dans la rue Dolan, prolongée vers le nord. Les rues de Rouville et de Chambly sont également ouvertes et développées. La métamorphose en banlieue résidentielle est achevée au milieu des années 1960, après la démolition de « l'École rouge », qui bloquait jusque-là l'entrée de la rue de Chambly.

Dans les anciennes maisons du secteur, les propriétaires et les locataires se succèdent. Même si certaines résidences perdent leur authenticité, même si l'esprit communautaire n'y est plus, l'îlot demeure un témoignage tangible du passé ouvrier du chemin Saint-Louis et à peu près l'unique vestige du secteur appelé « Pont-de-Québec ». À ce titre, il mérite que l'on s'y intéresse. Certains nouveaux résidents désirent d'ailleurs redonner du lustre à leur maison ancienne, un apport intéressant à la mémoire et au patrimoine bâti du secteur de Sainte-Foy.



Prêts à la restauration

« Nous, on a acheté notre maison en 2008. On a eu un véritable coup de cœur. Elle avait été très mal rénovée, mais elle avait beaucoup de cachet, à cause notamment de la fenestration qui laisse entrer plein de lumière. Il y a beaucoup de travaux à faire, mais ça en vaut la peine. »

> Entrevue avec Alain Rajotte et Manon Dionne, mars 2012



PARC FALAISE : UNE CITÉ-JARDIN À L'EUROPÉENNE



ZONE 7

Sur des terres agricoles, une vision de la banlieue se dessine dans la tête d'un homme. Il faut imaginer un immense champ qui jouit d'un emplacement exceptionnel sur le plateau de Sillery, un champ qui concrétisera une approche européenne d'un art de vivre en ville. Aujourd'hui, Parc Falaise et sa centaine de maisons bien disciplinées donne tout son sens à l'harmonie architecturale et paysagère. Dans un développement partagé entre maison à deux étages et bungalows, entre circulation automobile et circulation piétonnière, l'arbre trouve sa convenance et sa splendeur. Découvrons un visionnaire et son projet en remontant le fil du temps qui nous amène aussi loin qu'en Normandie.

Les premiers pas de la banlieue

À la fin des années 1940, Eugène Chalifour, conseiller municipal et homme d'affaires de Sillery, entreprend un voyage en France. Il parcourt la Normandie et séjourne dans la ville de Falaise, théâtre d'une bataille importante menée par l'armée canadienne à l'été 1944. La configuration des lieux retient son attention : la ville s'étage sur un pic rocheux offrant une vue remarquable sur la plaine normande, au pied de laquelle coule une rivière, l'Ante. De retour à Québec, le site de son futur développement résidentiel n'est pas sans lui rappeler celui de Falaise : Sillery s'étage sur un plateau offrant une vue remarquable sur la plaine du sud, au pied de laquelle coule le Saint-Laurent. Parc Falaise a déjà une histoire toponymique bien avant la première pelletée de terre.

À la même époque, la ville de Québec se trouve à l'étroit avec un parc immobilier vieillissant et des quartiers parfois délabrés. Sillery, prolongement géographique naturel de la haute-ville de Québec, accueille de nombreuses familles migrantes et troque son statut de municipalité paroissiale pour celui de cité en 1947. De 1941 à 1956 la population triple, passant de 4 214 à 13 154 habitants. C'est dans ce contexte qu'Eugène Chalifour amorce en 1948 un développement résidentiel qui, à ses yeux, se présente comme « un centre de voisinage, c'est-à-dire des habitations qui peuvent se suffire à elles-mêmes quant aux nécessités de la vie moderne : culte, enseignement, loisirs, approvisionnements ». Pour concrétiser Parc Falaise, Eugène Chalifour s'allie des collaborateurs de renom dont l'urbaniste et architecte Jacques Gréber, qui y introduit le concept de cité-jardin, et les architectes Édouard Fiset, Charles Dumais, Gérard Venne, Paul Béland et Pauline Roy-Rouillard, qui vont y élaborer une vingtaine de plans types de maisons. De plus, ce que nous appelons aujourd'hui la mixité sociale, offrant différents types de logement selon les revenus de chacun, fait partie de ses préoccupations.

- < Avenue de Parc-Falaise, les arbres matures mettent en valeur la cité-jardin.
- ✓ La publicité énumère les attraits de Parc Falaise. *Collection Pierre-Étienne Paradis.*



LE MARIAGE DES CULTURES

Jacques Gréber (1882-1962), Français d'origine, est architecte paysagiste et urbaniste. Il fonde la Société française des urbanistes en 1911 et est le maître architecte de l'Exposition internationale de Paris en 1937. De 1937 à 1950, il travaille au projet d'aménagement urbain d'Ottawa. Il est aussi le créateur de l'avenue McGill College à Montréal. Avec Roland Bédard (1919-1961), premier urbaniste à la Ville de Québec, et Édouard Fiset (1910-1994), urbaniste et architecte, il élabore de 1949 à 1956 le premier plan d'urbanisme de la ville.

Sur des terres agricoles d'une superficie d'environ 186 000 mètres carrés, la banlieue fait ses premiers pas : 40 % de l'espace acquis est consacré à l'aménagement de rues et de parcs, le reste étant réservé à la construction d'environ 125 maisons et d'un immeuble d'appartements. Ce « centre de voisinage » forme une enclave paisible aux frontières bien circonscrites. Du côté sud, le parc du Cap-au-Diable est un espace vert d'où l'on découvre, du haut de la falaise, un panorama incomparable sur le fleuve et la rive sud. Du côté est, c'est la côte à Gignac qui, donnant accès à la plage du Foulon, à quelques minutes de marche seulement, délimite le quartier. Dans sa publicité, Eugène Chalifour souligne ainsi la proximité de la plage de sable fin : « une maison de ville et votre problème de vacances résolu du même coup ! » Le chemin Saint-Louis, qui établit la frontière nord, permet un lien direct et rapide avec le centre-ville en autobus ou en automobile. Du côté ouest, c'est une barrière naturelle, un verger, aujourd'hui l'avenue du Verger, qui tire la ligne.



^ Résidant du boulevard Liégeois, Adley Côté, en compagnie de son fils, tient en main un bloc de béton utilisé dans des fondations de certaines maisons de Parc Falaise.

Une première cité-jardin à Québec

Le projet de Parc Falaise, inspiré du mouvement « City Beautiful » né en Angleterre à la toute fin du 19^e siècle, met à profit les dernières tendances en matière d'architecture résidentielle et d'aménagement urbain. Le concept de Jacques Gréber propose un moyen terme entre la ville industrielle et la campagne trop éloignée. Quelques lignes directrices précisent ses intentions : faible densité du bâti, grande surface consacrée aux espaces verts avec parcs et jardins publics, mixité sociale, intégration de l'habitat, du commercial et du culturel et proximité d'un réseau de transport en commun, ce qui est le cas à Sillery sur le chemin Saint-Louis.

v La rue des Hospitalières en 1953.
Collection Pierre-Étienne Paradis.



Sur les avenues du Cap-au-Diable, De Monceaux, de Parc-Falaise, du Verger et sur la rue des Hospitalières, une banlieue au parfum de France se déploie. « Beauté, sécurité, silence et vie saine » résument les principes urbanistiques de cette cité-jardin à l'euro-péenne adaptée à un cadre nord-américain. D'abord, une attention particulière est accordée aux besoins de la communauté : des rues curvilignes assurent une certaine intimité et ralentissent la vitesse automobile; des allées piétonnières serpentent d'une rue à l'autre, entre les propriétés enfouies sous la voûte des arbres, facilitant l'accès aux commerces et aux loisirs; l'aménagement des parcs du Cap-au-Diable et de la Falaise permet aux résidents de se côtoyer et favorise l'organisation d'activités sociales telles que concerts, fêtes champêtres et campagnes d'embellissement; l'usage d'un garage commun multiplie aussi les occasions de rencontres. Pour pallier l'éloignement des commerces du centre-ville, un centre commercial du nom de Place Falaise est érigé à l'intersection du chemin Saint-Louis et de la côte à Gignac. Axé sur les besoins des nouveaux arrivants, il réunit sous son toit épicerie, pharmacie, quincaillerie, station-service, coiffeur et tabagie. Quelques années après son ouverture, il accueille une caisse populaire dans un local offert gratuitement par Eugène Chalifour. Les nouveaux résidents se joignent à la paroisse de Saint-Colomb, aujourd'hui Saint-Michel, avant la construction de l'église de Saint-Yves en 1963. Quant aux enfants, ils fréquentent d'abord l'école Saint-Joseph, de la côte à Gignac.



^ Le 2503, rue des Hospitalières, est une maison type de Parc Falaise.

< Place de la Falaise concentre des commerces de proximité fréquentés par les résidents.

Les ingrédients d'une harmonie architecturale

La conception des résidences est confiée à des architectes parmi lesquels figure la première femme architecte du Québec, Pauline Roy-Rouillard. Deux courants de pensée se chevauchent alors et s'expriment dans une même rue au Parc Falaise. L'une de ces tendances, répandue à la fin des années 1940, s'affirme dans la maison traditionnelle à deux étages. Celle-ci puise aux racines du patrimoine québécois, comme le préconise l'École des beaux-arts de Québec, les écoles des beaux-arts assurant à cette époque la formation des architectes. Un autre courant de pensée, soutenu en partie par l'École des beaux-arts de Montréal, propose des ingrédients de la modernité aux prétentions internationales : le bungalow en est une manifestation.



UNE FEMME DE PREMIER PLAN

Pauline Roy-Rouillard (1918-2010), première femme architecte du Québec, se consacre à l'architecture résidentielle de 1945 à 1967. Elle commence sa carrière en concevant quelques plans d'intérieurs au Parc Falaise, où elle habitera avec sa famille pendant environ 25 ans. Par la suite, elle signe les plans de résidences pour le Parc Thornhill, le Parc Lemoine et Sillery Gardens. Elle est la première femme à faire partie du Conseil canadien de l'habitation, où elle siège de 1968 à 1978.



Le bungalow de Denise Dussault et Yves Bédard a conservé plusieurs de ses caractéristiques d'origine. ^

Avenue De Monceaux, cette maison sobre et classique présente un bel équilibre architectural. >

Développée dans un souci de mixité sociale, l'architecture de Parc Falaise propose donc trois types d'habitation : maison à deux étages, bungalow et immeuble d'appartements. La première s'adresse à une classe moyenne aisée. On la reconnaît au toit à deux versants percé d'une cheminée, à la symétrie des ouvertures et aux proportions équilibrées, comme au 2503, rue des Hospitalières ou au 2510, avenue de Parc-Falaise. À l'intérieur, on privilégie des pièces cloisonnées : cuisine aux dimensions réduites, salle à manger, vivre et chambre au rez-de-chaussée, tandis que l'étage regroupe deux ou trois chambres et une salle de bain. Le sous-sol, qui n'a pas encore ses lettres de noblesse, sert au chauffage et au rangement. On en retrouve des spécimens remarquables du côté sud de la rue des Hospitalières et du côté est de l'avenue De Monceaux. À l'origine, aucune de ces maisons ne possède un garage, l'accent étant mis sur les déplacements à pied et le transport en commun.

Deux maisons qui s'inspirent aussi de ce modèle classique, implantées sur un immense terrain, surprennent par leurs grandes dimensions et leur emplacement face au fleuve. Plutôt destinées à des gens très aisés, ces maisons sises sur l'avenue de Parc-Falaise, dont le 2556, sont les seules du genre à avoir été construites dans le quartier à la fin des années 1940.





À deux pas de tout

« Établir feu et lieu sur la rue des Hospitalières nous a permis de conjuguer milieu familial avenant et qualité de vie. C'est-à-dire un environnement paisible, propice à la vie en famille, mais aussi un lieu de travail à distance de marche, tout comme d'ailleurs des services tels épicerie, pharmacie, caisse populaire; et puis pour les enfants, des écoles, des collèges à quelques pas de la maison. »

> Entrevue avec Jacques Bernier et Lise Pagé, mai 2012

Élément architectural du modernisme des années 1950, la fenêtre d'angle distingue cette maison de l'avenue De Monceaux.

Le deuxième type d'habitation, né de la modernité d'après-guerre, est le bungalow. Il introduit un nouvel art de vivre avec une concentration des pièces au rez-de-chaussée et une occupation progressive du sous-sol : c'est le concept de la maison de plain-pied. L'étroitesse de ce type de maison incitera plusieurs propriétaires à procéder à des agrandissements, comme on peut l'observer aujourd'hui. Certains bungalows de cette époque conservent leurs fenêtres d'angle, notamment au 2510, avenue De Monceaux. Bâti dans la rue du même nom, parmi les maisons unifamiliales, le Manoir de Monceaux, au 2528, regroupe des appartements de trois à six pièces. Si le souci d'Eugène Chalifour d'adapter son projet à tous les portefeuilles est manifeste, il veille tout autant à configurer un environnement architectural harmonieux. L'imposant Manoir de Monceaux, formé d'un corps central flanqué de deux ailes, abrite dès sa construction un stationnement souterrain pouvant contenir 60 véhicules. Incendié en 1976, il est reconstruit trois ans plus tard. Un autre immeuble d'habitation, né de la reconversion du Centre de loisirs situé au 1601 de la côte à Gignac, apparaîtra plus tard au Parc Falaise.

Pour assurer à long terme l'harmonie architecturale de l'ensemble résidentiel, Eugène Chalifour oblige les nouveaux propriétaires à s'engager, devant notaire, à respecter des servitudes d'aspect : les maisons, comme les dépendances et les garages, doivent toujours être revêtues de stuc blanc et couvertes d'un toit en bardeau d'asphalte de couleur verdâtre; l'usage de cordes à linge extérieures est interdit et seules des haies peuvent délimiter les terrains.



Un héritage fragile

Parc Falaise, cette cité-jardin à l'européenne unique à Québec, conserve toujours ses attraits. Si l'on peut déplorer que certains bâtiments rénovés compromettent l'harmonie des lieux, telle que souhaitée par Eugène Chalifour et ses collaborateurs, une promenade dans ce quartier, en forme de feuille d'érable, aux dires de certains résidents, convainc de la persistance de l'esprit d'origine. Des arbres majestueux et de nombreux aménagements floraux décorent cet îlot devenu le refuge de nombreux retraités qui remercient le promoteur d'avoir réussi à conjuguer architecture, quiétude et nature.



DES RUES D'ANCIENS COMBATTANTS OÙ L'ON RESTE VIGILANT



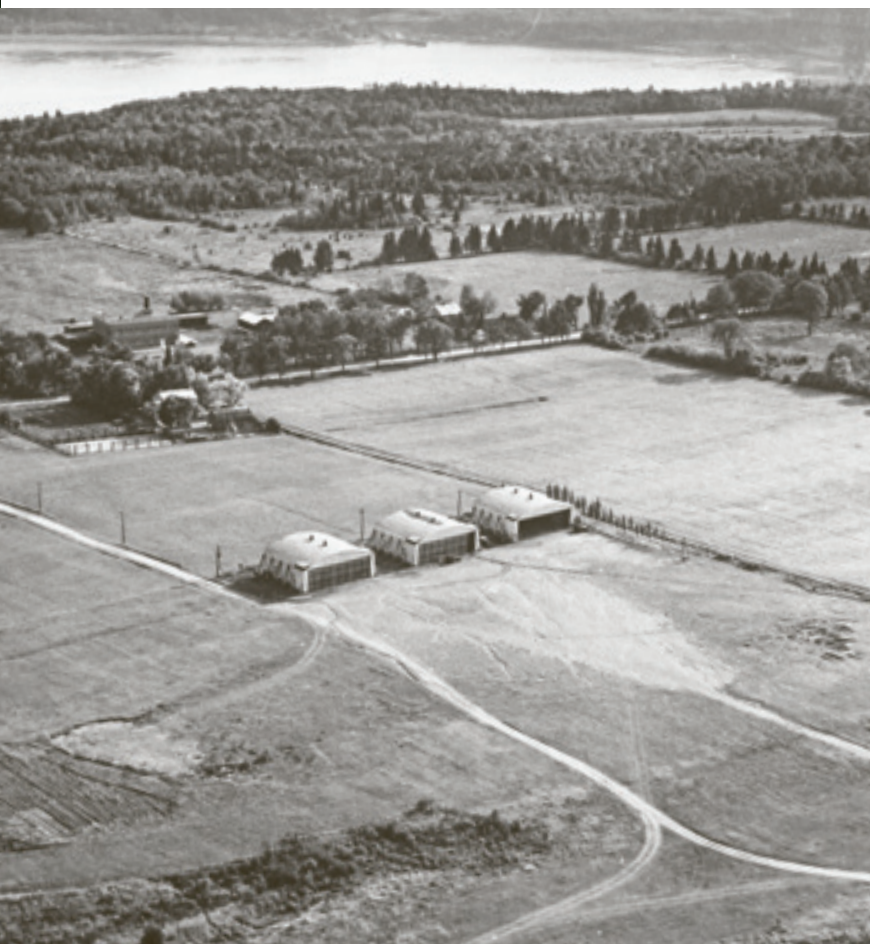
ZONE 8

En retrait de l'animation du boulevard Laurier, derrière d'imposants édifices en hauteur, les rues du Colonel-Mathieu et Triquet forment une sorte d'oasis. Typiques des premières banlieues nées à l'aube des années 1950, elles comptent une majorité de bungalows alignés sagement, chacun au bout d'une allée réservée à la voiture. Tous les terrains sont agrémentés d'arbres, d'arbustes, de parterres fleuris et de rocailles; un environnement verdoyant, accentué à l'est par les grands arbres de l'îlot paroissial et au sud par les parcs Roméo-Vachon et Saint-Yves. Cadre de vie agréable, paisible en apparence, ces deux rues cachent tout de même leurs batailles, celles des premiers occupants, vétérans de la Seconde Guerre mondiale, et celles plus récentes qui concernent des causes citoyennes. Et cela, à même un site qui a connu son heure de gloire comme premier aéroport régional.

À l'ère de l'aérodrome du Bois-Gomin

Dans les années 1920, l'aviation civile et commerciale prend forme. Les avions servent notamment à la protection des forêts, à l'exploration du territoire, à la photographie aérienne ou à la prospection minière. Le gouvernement fédéral envisage aussi leur utilisation pour assurer le service postal l'hiver, lorsque la navigation devient impossible sur le fleuve gelé. C'est ainsi qu'il accorde le mandat, en 1927, à la Canadian Transcontinental Airways (CTA) – une compagnie de Québec nouvellement formée – de distribuer le courrier de la Côte-Nord.

- < Presque cachés par les arbres, quelques bungalows de la rue Triquet.
- ∨ Depuis le chemin Saint-Louis qui apparaît au fond, une route de terre conduit aux trois hangars de l'aérodrome Saint-Louis. AVQ; photographie W. B. Edwards, 1937; n° 23354.



- ∧ Une foule de curieux devant l'avion de Frank Hawks qui, depuis Vancouver, vient de réaliser le premier vol de grande distance au Canada, en 1933. SHSF; 144-041-2393.

Avec le D^r Louis Cuisinier, pilote et passionné d'aviation, la CTA se met en quête d'un terrain approprié pour l'atterrissage et le décollage des avions. Elle le découvre sur le plateau de Sainte-Foy, où de grands pâturages répondent aux critères recherchés. C'est là que l'on aménage en 1928 l'aérodrome du Bois-Gomin ou Saint-Louis, le premier de la région de Québec. Aidé de plusieurs dizaines d'ouvriers, l'entrepreneur Charles Thomassin procède au nivellement du terrain. D'est en ouest, la piste de 3 500 pieds (1 067 m) se rend des environs de l'actuelle rue Nelles à la rue Richard-Turner. En direction nord-sud, l'aéroport s'étend du bois Gomin, aujourd'hui disparu, jusqu'au chemin Saint-Louis. De là, une route de terre, qui donnera naissance à la rue Corrigan, conduit aux abris des avions, trois hangars situés à la hauteur de l'actuelle rue Gregg.

Le chef pilote de la CTA, responsable de la distribution du courrier sur la Côte-Nord, est nul autre que Roméo Vachon, un pionnier de l'aviation commerciale très estimé des Canadiens français. Il contribue grandement à l'essor de l'aérodrome avec Louis Cuisinier, qui y fonde en 1929 l'École aéronautique de Québec. L'aérodrome sert également à d'autres associations et à la tenue de festivals et de spectacles aériens. Thérèse Lemieux-Hallé, l'une des premières femmes pilotes du Québec, y effectuera en 1933 son premier vol solo. Des coûts de fonctionnement trop élevés entraînent toutefois la fermeture de l'aérodrome en 1938, quelques mois avant l'ouverture du nouvel aéroport de L'Ancienne-Lorette. En 1946, la Canadian Airways Limited, dernière propriétaire des lieux, vend le terrain au ministère des Anciens combattants pour la somme de 43 500 \$.



- ^ En 1952, seules quelques maisons ont été construites dans le secteur réservé aux anciens combattants. AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 23907.
- > L'église de Saint-Yves est construite en 1962 d'après les plans de l'architecte Louis Carrier.

Un quartier pour les vétérans

À cette époque, l'urbanisation est aux portes de la municipalité de Sainte-Foy. Plusieurs secteurs résidentiels sont en cours de réalisation, dont le parc des Employés civils, à l'est de l'avenue Charles-Huot. Au nord du nouveau boulevard Laurier, on planifie également le campus de l'Université Laval. Le ministère des Anciens combattants entreprend alors de développer sa propriété. Première étape, l'érection d'un hôpital pour les vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Les travaux amorcés en 1949 se poursuivent pendant cinq ans, jusqu'à l'inauguration de l'Hôpital de Sainte-Foy, futur Centre hospitalier de l'Université Laval (CHUL).

Sur le reste du terrain, le Ministère envisage de créer un quartier résidentiel destiné également aux anciens combattants. Toutes les rues porteront d'ailleurs des noms de vétérans des deux grandes guerres mondiales. Le plan d'ensemble est confié à l'arpentier-géomètre Dermot Ignatius O'Gallagher qui doit composer avec le site cruciforme. Il y trace une quinzaine de rues, dont les rues





^ En 1955, tout le quartier destiné aux vétérans est construit, y compris les rues Triquet et du Colonel-Mathieu, à gauche, derrière le boisé. *Album-souvenir de la cité de Sainte-Foy, 1955.*

Triquet et Mathieu, aujourd'hui du Colonel-Mathieu, dessinées dans le bras droit de la croix. À l'est de la rue Alexander, un espace est réservé à la construction d'une église, d'un presbytère, d'une salle paroissiale et d'une école. L'arpenteur conserve aussi une étendue de l'ancien aérodrome, à l'angle des rues Triquet et Sauvé, pour la création d'un parc. Il est dédié à Roméo Vachon (1898-1954), à qui l'on élève un monument en 1957.

Les lots, qui mesurent généralement 120 pieds sur 60 pieds (36 m x 18 m), sont exclusivement réservés aux anciens combattants. Pour services rendus à la patrie, le Ministère leur accorde des conditions d'emprunt et d'achat avantageuses. Les terrains, par exemple, ne sont vendus « qu'un sou et quart le pied carré ». La mise en chantier des premières maisons débute en 1951, mais la plupart sont construites en 1953, en même temps que l'école primaire de la rue Triquet. Tout près, on aménage la chapelle temporaire de la nouvelle paroisse de Saint-Yves, fondée au même moment. Il s'agit d'une ancienne baraque militaire des Cove Fields, sur les plaines d'Abraham, utilisée par l'entrepreneur Eugène Chalifour pendant la construction de Parc Falaise.

En 1955, les 48 lots des deux rues ont trouvé preneurs. S'y installent peu à peu des Arseneault, Berryman, Cantin, Chouinard, Jacques, Jalbert, Lavigueur, Mitchell, Ouellet, Painchaud, Picard, Poulin, Vallée et autres, dont les chefs de famille sont tous vétérans de l'armée. Plusieurs ont servi au pays, mais certains, comme Bertrand Jacques (1922-1996), ont combattu en Europe. Enrôlé à 16 ans, il a participé à la campagne d'Italie et au débarquement de Normandie.



^ Rue du Colonel-Mathieu, le bungalow est le choix de la majorité des résidents.

Des maisons de catalogues

Les maisons ont des airs de famille puisque les modèles proviennent pour la plupart de la Société centrale d'hypothèques et de logement (SCHL), une société d'État fondée au milieu des années 1940 pour offrir aux familles un habitat moderne à coût abordable. Dans les catalogues qu'elle publie, la SCHL propose divers plans de « small houses » conçus par des architectes de tout le pays. À part quelques maisons à deux étages construites ici et là, notamment à l'angle de la rue Sauvé, ce sont les bungalows qui ont la cote. On apprécie ces constructions modernes parce qu'elles sont fonctionnelles, faciles à chauffer et bien éclairées.

Récalcitrant aux plans de la SCHL

« Mon mari a décidé de faire lui-même les plans de notre maison. Comme il était technicien en mesurage électrique, il avait du talent en dessin. Il n'aimait pas les plans de la SCHL parce que les chambres à coucher donnaient sur le salon. Il a donc planifié une maison où les chambres sont séparées du salon et de la cuisine. »

> Entrevue avec Berthe Jacques, juin 2012



Le bungalow fait plus qu'imposer sa marque dans le paysage. Il illustre aussi un nouveau mode de vie qui s'organise autour de la cuisine, du vivre et généralement de trois chambres à coucher : une pour les filles, une autre pour les garçons et la principale pour les parents. On mange dans la cuisine et c'est là aussi qu'on fait ses devoirs, sous la supervision maternelle. Le vivre est dédié au divertissement avec l'apparition de la télévision, mais il y a aussi le sous-sol qui rassemble les membres de la famille. Puisque le climat froid impose des fondations profondes, on transforme vite l'espace vacant en salle de jeux où se retrouvent les jeunes, mais aussi les parents et leurs invités, une fois les enfants couchés.

Comme ailleurs à l'époque, la vie de tous les jours se déroule d'abord au sein de la famille et de l'entité paroissiale. Les nombreux enfants du baby-boom tissent les liens du voisinage, ajoutés à ceux développés dans l'armée ou à la faveur d'un mode de vie semblable, qui crée bien des affinités.

Développer et embellir

À une époque où tout le plateau de Sainte-Foy se métamorphose en banlieue résidentielle, le secteur conserve longtemps l'aspect d'un chantier où les rues de terre battue se transforment en bourbier les jours de pluie. On entend résonner partout les coups de marteau, tandis que les sous-sols sont aménagés et que de nouvelles maisons sortent de terre. Au nord du boulevard Laurier, il n'y a que de grands champs en friche, jusqu'à la construction des premiers commerces de Place Sainte-Foy, à la fin des années 1950. À l'est, les boisés disparaissent peu à peu, notamment lors de la construction de l'église de Saint-Yves et de son grand stationnement en 1963. Au sud de la rue Triquet, on en conserve une bonne partie dans l'aménagement du parc Saint-Yves. Au nord de la rue du Colonel-Mathieu, le boisé fait place, à partir des années 1960, aux édifices de l'Union canadienne, de Radio-Canada et de la SSQ.

▼ Au nord de la rue du Colonel-Mathieu, les cours arrière conservent longtemps l'aspect de boisés sauvages. *Collection Jacques Fréchet.*



Une fois les grands travaux terminés, les résidants s'attaquent à l'amélioration de leurs terrains. Sur un sol de tuf et de glaise, qui étouffe les racines, on ajoute tout de même de la pelouse, des arbustes, des fleurs et des arbres, dont les plants proviennent justement des boisés avoisinants. À coups d'essais et d'erreurs, certains osent des plantations exotiques et des aménagements audacieux.

Un quartier pour la vie

« On disait autrefois, si tu viens vivre à Saint-Yves, tu ne pourras plus quitter le quartier. Les gens qui habitent ici restent le plus longtemps possible parce qu'ils adorent le secteur. Moi, je suis arrivée en 1954 et j'ai encore quelques voisins qui sont là depuis 58 ans. Même que plusieurs enfants élevés ici ont cherché à revenir s'y établir, dont mon fils qui n'a trouvé aucune maison libre à l'époque. »

> Entrevue avec Rolande Fortin Poulin, avril 2012

Les acquis d'une banlieue idéale

Le secteur offre bien des avantages dont une multitude de services de proximité. On peut se rendre à pied à l'école et à l'église, ou dans les centres commerciaux qui poussent, boulevard Laurier. On est aussi à deux pas de l'Université Laval et du parc Saint-Yves qui ne manque pas d'équipements récréatifs, de la piscine au terrain de pétanque. Bien situées et aménagées, les rues du Colonel-Mathieu et Triquet forment un cadre de vie agréable que les résidants tiennent à conserver. Ils sont donc particulièrement vigilants lorsqu'ils sentent poindre la menace. Au milieu des années 1970, plusieurs se liguent contre un projet hôtelier, prévu sur le « petit boulevard », au nord de l'îlot. Plus tard, ils forment aussi un comité pour empêcher la construction d'une résidence pour personnes âgées sur le terrain de l'église. Puis, il y a la bataille menée dans les années 1990 pour le maintien de l'école de quartier. Autant de victoires remportées haut la main par les résidants du secteur. Bien sûr, on ne peut pas gagner sur tous les fronts : certains se plaignent, ces dernières années, de la circulation de transit aux heures de pointe. On reste vigilants pour ne rien perdre des acquis.

Aujourd'hui, il ne reste plus de vétérans dans les rues du Colonel-Mathieu et Triquet, mais on y trouve encore quelques veuves alertes qui ont l'intention d'y demeurer aussi longtemps que possible. Car une fois établis dans le secteur, on s'enracine. À preuve, certains enfants de vétérans, devenus adultes, sont revenus s'installer près de leurs parents. D'autres ont repris la maison familiale pour un nouveau cycle de vie.

▼ Vu des airs, le secteur de Saint-Yves disparaît sous les arbres.



LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS



DES ÉDIFICES ET DES ŒUVRES : L'EMPREINTE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Les communautés religieuses ont joué un rôle majeur dans l'histoire de l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge, l'une d'elles étant même à l'origine du peuplement de plusieurs quartiers. Longtemps propriétaires de grands domaines, d'institutions renommées et de terres agricoles, elles ont marqué le paysage par l'importance de leurs propriétés foncières et aussi par une architecture souvent monumentale. Incontournables

sur le plan physique, les communautés le sont encore plus pour les œuvres qu'elles fondent ou dirigent au fil des ans : maisons d'enseignement, de soins ou d'accueil, dont certaines rayonnent bien au-delà des limites de la ville. On mesure alors pleinement l'apport de ces regroupements d'hommes et de femmes qui partagent des croyances et des règles, mais aussi une mission, celle de servir.

À l'origine du peuplement

En 1637, à une époque où Québec n'est qu'une bourgade entourée de forêts, des membres de la Compagnie de Jésus s'établissent dans l'une des anses de Sillery. Les Jésuites veulent évangéliser et sédentariser les Algonquiens nomades qui séjournent périodiquement dans le secteur. Au milieu du 17^e siècle, la mission Saint-Joseph est entourée d'une enceinte de maçonnerie. Elle compte quelques habitations à la française, des cabanes érigées à la manière autochtone et une chapelle, premier lieu de culte sur le territoire. La présence du noyau missionnaire amène les Augustines de la Miséricorde à s'installer dans l'anse voisine, où elles se proposent d'évangéliser les autochtones et de soigner les malades. Mais les religieuses doivent abandonner leur établissement en raison de la menace iroquoise. À la fin du 17^e siècle, lorsque les Algonquiens désertent la mission, les Jésuites transforment les lieux en domaine agricole, où l'on construira finalement l'actuelle Maison des Jésuites de Sillery, au 2320, chemin du Foulon.

Si l'œuvre missionnaire ne remporte pas le succès escompté, il en va autrement de l'entreprise de colonisation. Les Jésuites sont à l'origine du peuplement et du développement de la seigneurie de Sillery qu'ils administrent initialement au nom des Amérindiens. En 1663, les religieux y ont déjà accordé près de 70 concessions le long de 3 côtes ou rangs, territoire initial de plusieurs quartiers de l'arrondissement. Reportée sur une carte actuelle, la seigneurie de Sillery s'étendrait de la côte de Sillery jusqu'aux environs de la rue de Montreux, au-delà des ponts de Québec.

Le couvent Jésus-Marie vers 1900, détruit par le feu en 1983. *BAnQ-Q; P600.* >



La mission Saint-Joseph (1) et la maison des Augustines (2). D'après un dessin de Michel Gaumont, *Cahiers de géographie du Québec*, n° 9 (octobre 1960-mars 1961).

Investir les grands domaines

La troisième communauté religieuse à s'établir dans l'arrondissement va s'y enraciner. Arrivées de France au milieu du 19^e siècle, les religieuses de Jésus-Marie dirigent plusieurs maisons d'enseignement sur la rive sud du Saint-Laurent avant d'ouvrir un couvent à Sillery, à même le



domaine Sous-les-Bois. Dès l'achat de la propriété, les religieuses y font construire un grand bâtiment de quatre étages, le couvent Jésus-Marie, qui accueille ses premières pensionnaires en septembre 1870.

La transformation du domaine Sous-les-Bois est le premier acte d'un mouvement qui s'enclenche au début du 20^e siècle. D'anciennes propriétés de marchands sont alors mises en vente à la suite du déclin du commerce du bois. Au même moment, des communautés de Québec cherchent à s'agrandir. D'autres, d'origine française, veulent s'implanter dans la région après avoir fui la France, où elles sont soumises à une série de lois anticléricales. À Québec, les demandes d'asile sont si nombreuses que l'archevêque

refuse des congrégations ou les incite à s'établir hors des limites de la ville. Dans ce contexte, les vastes domaines de Sillery deviennent des sites de choix : leurs dimensions permettent d'envisager la construction de grands bâtiments institutionnels, tandis que la beauté et la tranquillité de ces espaces paysagés et boisés se révèlent propices à la prière et au recueillement.

Ainsi, les Sœurs dominicaines de l'Enfant-Jésus achètent Elm Grove en 1914 et y ouvrent une résidence pour les prêtres retraités, aujourd'hui le CHLSD Domaine Saint-Dominique. Trois ans plus tard, les Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc s'installent à Woodlands, puis les Augustins de l'Assomption, leurs voisins, prennent possession d'une partie de Woodfield. Ces derniers ont enfin été admis au diocèse après avoir essuyé un refus. Il y a aussi les Pères maristes qui achètent Beauvoir en 1929, où ils fondent un séminaire qui deviendra plus tard un établissement d'enseignement secondaire renommé. Les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, dites de l'Espérance, achètent Kirk Ella en 1934 pour en faire une maison de repos,



Les Augustins de l'Assomption occupent un ancien domaine de Sillery. Photographie Pierre Lahoud.

Les religieux envahissent la ville

« Je ne vois pas la possibilité, actuellement, de vous admettre dans mon diocèse, à cause du grand nombre de religieux et de religieuses que j'ai dû recevoir, par charité, depuis deux ans surtout. Il y en a dans presque toutes les rues de la ville. Je crains que mes gens ne s'effraient et ne se mettent à murmurer. »

> Extrait d'une lettre de M^{gr} Bégin au père assomptionniste Emmanuel Bailly, 1^{er} août 1904

comme les Sœurs missionnaires d'Afrique, qui prennent possession du domaine Benmore en 1947. Deux ans auparavant, les Augustines sont devenues propriétaires de Clermont et d'une terre voisine où elles établiront plus tard le Centre de l'ouïe et de la parole ainsi que le siège de leur fédération. Puis, il y a les Pères blancs d'Afrique qui, en 1944, transforment Ravenswood, dans la municipalité de Sainte-Foy, en maison de repos.

En plus d'assurer la survie des domaines, du moins pour un temps, l'arrivée des religieux permet de préserver certaines villas auxquelles on ajoute, avec le temps, des ailes et des pavillons. C'est le cas, par exemple, des villas Elm Grove, Beauvoir et Sous-les-Bois, cette dernière ayant été épargnée par l'incendie qui a détruit le couvent Jésus-Marie en 1983.



L'Hôpital Laval en 1936, une institution d'envergure établie au milieu de terres agricoles. AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 23324.



L'imposante maison Saint-Joseph des Frères des écoles chrétiennes peu après sa construction. BAnQ-Q; P428.



S'installer en plein champ

La présence des religieux se manifeste aussi à même le territoire agricole, en particulier dans le secteur de Sainte-Foy, aux terres bien dégagées, aérées et productives. En 1881, les Servantes du Cœur Immaculé de Marie, mieux connues sous le nom de Sœurs du Bon-Pasteur, achètent une vaste terre au nord du chemin Sainte-Foy, dont le produit doit nourrir la communauté et où elles ouvrent une maison de repos. En 1918, les Sœurs de la Charité prennent la direction du nouvel Hôpital Laval, construit en plein champ, à côté d'une ferme importante qu'elles exploitent pour nourrir les malades. Elles acquerront d'autres terres agricoles plus à l'ouest, si bien qu'au milieu du 20^e siècle, les sœurs disposent d'un élevage de plus de 2 000 poules et d'une centaine de porcs. Les Frères des écoles chrétiennes deviennent aussi d'importants propriétaires fonciers en achetant des terres au nord du chemin Sainte-Foy pour en faire l'exploitation. Ils y ouvrent en 1926 leur maison Saint-Joseph, connue plus tard sous le nom de pavillon Montcalm, et transformée aujourd'hui en immeuble à logements, au 2360, rue Nicolas-Pinel.

Autosuffisantes, les communautés amènent peu de retombées dans la municipalité de Sainte-Foy, bien que l'ouverture de l'Hôpital Laval entraîne la construction d'un réseau d'aqueduc. La présence des congrégations transforme toutefois le paysage rural en y introduisant une architecture monumentale. Les bâtiments conventuels ou les institutions dirigées par les religieux sont d'imposantes constructions de plusieurs étages érigées en retrait du chemin Sainte-Foy et généralement accessibles par une longue allée bordée d'arbres.

Lieux de savoir et de prestige

À la fin du 19^e siècle, il s'avère avantageux d'accueillir une communauté religieuse afin de pourvoir aux besoins éducatifs des villages. Ce sont alors les religieux qui assument une bonne partie des coûts de l'éducation, à même leurs ressources humaines et financières. Dès leur arrivée à Sainte-Foy, les Sœurs du Bon-Pasteur sont sollicitées pour s'occuper de l'école mixte du village. On leur demandera plus tard de prendre en main l'école du chemin Saint-Louis et d'ouvrir un couvent, ce qu'elles font en 1902, en reconvertissant leur maison de repos. Du coup, le modeste noyau villageois de Sainte-Foy s'enrichit d'un édifice de prestige.

À Cap-Rouge, ce sont les Sœurs de la Charité de Québec qui voient à l'éducation des enfants à partir de 1881. Elles enseignent à l'école mixte du village avant d'exiger la construction d'un couvent. Érigée quelques années plus tard près de l'église, l'Académie Jésus-Marie-Joseph sera longtemps la principale maison d'enseignement de la paroisse. À Sillery, les religieuses de Jésus-Marie sont chargées de tout l'enseignement primaire, dès les années 1870. On les retrouve notamment à l'école Persico de la côte de Sillery, à l'école Bridgewater du chemin du Foulon et à l'école Saint-Joseph de la côte à Gignac. Au-delà des petites classes, on confie l'éducation des garçons aux Frères des écoles chrétiennes, qui s'installent à Sainte-Foy à la fin des années 1920 et à Sillery dans la décennie suivante.

Les élèves de l'école mixte du village de Sainte-Foy, confiée aux Sœurs du Bon-Pasteur. ASBPQ.

Souvenirs du couvent de Sainte-Foy

« Dans le village de Sainte-Foy, le couvent du Bon-Pasteur était une institution imposante pour tout le monde, mais particulièrement pour les élèves qui le fréquentaient. Je me souviens de [...] Mère Marie du Bon-Secours, "la bonté même", qui fut longtemps supérieure à Sainte-Foy, [de] Mère Marie de la Miséricorde, qui m'a enseigné à lire et qui aurait bien voulu améliorer mon écriture, [de] Mère Sainte-Vincente, véritable apôtre de l'enseignement, qui prépara mon entrée au Petit Séminaire de Québec. »

> Eugène L'Heureux, *Souvenirs de mon enfance à Sainte-Foy*, vers 1955



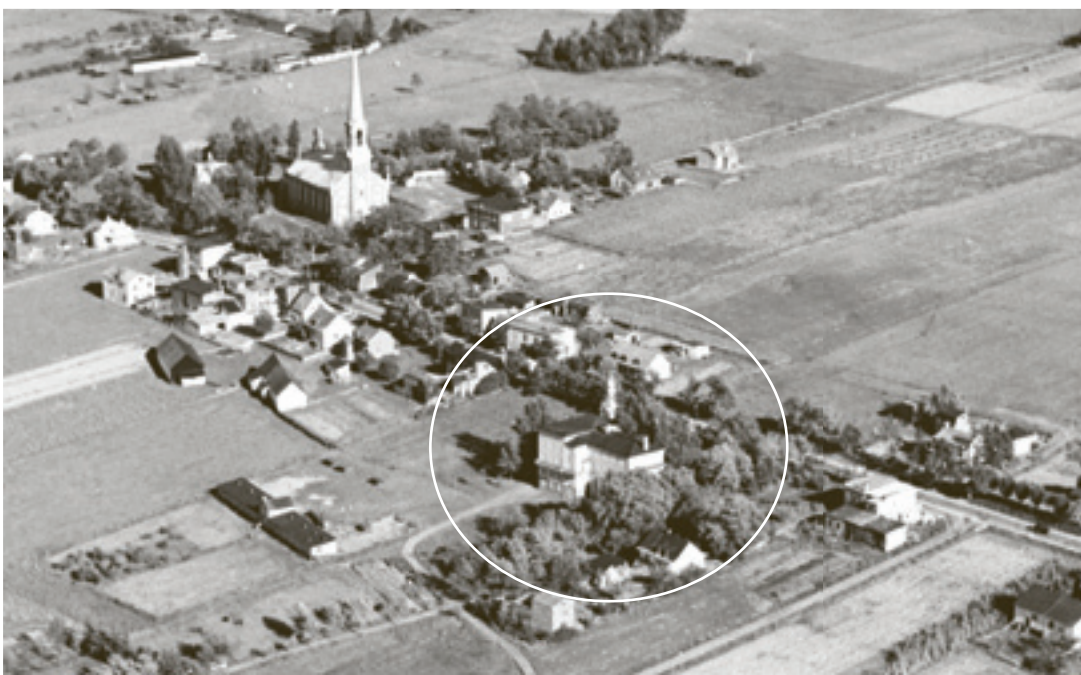
Objets de fierté, les couvents de Sainte-Foy, de Cap-Rouge et de Sillery, tous construits près de l'église paroissiale, donnent de l'importance, voire du panache aux noyaux villageois. Au couvent Jésus-Marie, on reçoit même des visiteurs de marque, membres de l'élite ou célébrités, dont la grande cantatrice Albani et la princesse Louise, fille de la reine Victoria. L'institution gagne encore en prestige lorsqu'elle devient, en 1925, le premier collège d'études classiques féminin de l'Est du Québec, permettant ainsi aux femmes d'avoir accès aux études supérieures. Mais les religieuses ont dû négocier âprement avec les autorités diocésaines qui voient d'un mauvais œil un enseignement « propre aux collèges de garçons », risquant « d'ouvrir les portes au féminisme ».



▼ Visite, en 1942, de M^{re} Marie-Alphonse Parent, futur recteur de l'Université Laval, au couvent Jésus-Marie. *BAnQ-Q; photographie Moderne enr.; P600.*



▼ En 1937, le couvent des Sœurs du Bon-Pasteur, un édifice d'importance dans le noyau villageois de Sainte-Foy. *AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 23400.*



▲ Les Sœurs de la Charité posent près de leur académie à Cap-Rouge, aujourd'hui démolie. *SHCR; fonds Irène Viger.*

Répondre aux besoins sociaux et de santé

Les communautés religieuses sont aussi actives dans les domaines sociaux et de la santé. En 1918, on inaugure à Sainte-Foy le premier pavillon de l'Hôpital Laval, placé sous la direction et les soins des Sœurs de la Charité de Québec. L'établissement accueille les personnes atteintes de la tuberculose, une maladie qui fait des ravages et pour laquelle on ne connaît encore aucun remède. On prescrit du repos, une nourriture abondante et de l'air pur, ce qui ne manque pas sur le plateau de Sainte-Foy. Le sanatorium devient vite un établissement renommé, en raison notamment de la qualité des soins prodigués par les religieuses qui ajoutent le « don du cœur » à la cure recommandée. En 1946, l'Hôpital Laval compte 4 pavillons et près de 500 lits et jouit d'une réputation d'excellence. Puis, la mise en marché d'un bactéricide efficace pour contrôler la tuberculose incite l'institution à s'orienter vers



▼ Des religieuses et des tuberculeuses de l'Hôpital Laval posent pour le photographe, vers 1920. *BAnQ-Q; photographie Livernois; P428.*

▲ L'ancien Institut Don-Bosco, chemin Sainte-Foy.



la recherche, tout en conservant une spécialisation en pneumologie et en cardiologie. L'hôpital est cédé au gouvernement du Québec en 1975, à la suite de la prise en charge par l'État des soins de santé et des services sociaux.

Dès 1927, les Frères des écoles chrétiennes assurent la direction d'une autre institution remarquable, le Refuge (ou Institut) Don-Bosco, dont le bâtiment subsiste au 2160, chemin Sainte-Foy. L'établissement accueille alors les délinquants, les orphelins et les enfants abandonnés que les frères logent, nourrissent, soignent et instruisent. Les religieux y donnent le cours commercial jusqu'à la 10^e année et un enseignement technique varié : imprimerie, reliure, cordonnerie, menuiserie, forge, couture, cuisine et agriculture. Dans ce dernier cas, l'apprentissage des jeunes se fait sur les fermes que possèdent les frères à Sainte-Foy.

Les Sœurs du Bon-Pasteur œuvrent également en rééducation, mais auprès des femmes et des jeunes filles. En 1931, on leur confie la responsabilité des prisonnières du Refuge Notre-Dame-de-la-Merci, appelé plus tard la Maison Gomin, aujourd'hui au 2026, boulevard René-Lévesque Ouest. L'établissement en impose autant par son architecture de style château que par son statut de premier établissement carcéral destiné aux femmes. À la demande de l'archevêché, les religieuses ouvrent aussi à Cap-Rouge, en 1944, le Refuge Notre-Dame-de-la-Garde

pour les jeunes délinquantes, à qui elles enseignent le programme scolaire public et un métier. En face de l'établissement, les sœurs s'occupent aussi de la Résidence Saint-Charles, une maison d'accueil pour les orphelines, ouverte sur le site de la ferme expérimentale. Ces œuvres sociales sont fondées plus tard dans le réseau des écoles de protection de la jeunesse et reprises ultimement par l'État. L'administration et la charge des détenues du Refuge Notre-Dame-de-la-Merci sont cédées au ministère de la Justice en 1972.

Se refaire par le travail et la prière

« [Au Refuge Notre-Dame-de-la-Merci] nous aussi on était en milieu fermé, coupées du monde. Mais on les occupait les filles : de l'artisanat, des arts, du tissage, de la couture, du tricot. On faisait des expositions de leur travail à l'Exposition de Québec, par exemple, et souvent elles gagnaient des prix. Sans compter que le temps leur paraissait moins long en s'occupant et en se rendant utiles. Quelquefois, on allait cueillir des fraises à l'île d'Orléans. Se refaire par le travail et la prière, on y croyait. »

> Entrevue avec Sœurs Annette Leclerc et Yolande Morin, par Marie-Thérèse Bournival, avril 2011



^ Le Refuge Notre-Dame-de-la-Merci, future Maison Gomin, en 1931. AVQ; photographie Thaddée Lebel; n° 17712.

< Femmes au travail au Refuge Notre-Dame-de-la-Merci. ASPBQ.

Dans le sillage de l'université et de l'urbanisation

Dans la municipalité de Sainte-Foy, l'acquisition de terres agricoles se poursuit après la Seconde Guerre mondiale, au moment où s'amorce l'urbanisation du territoire. Les communautés religieuses se sentent plus que jamais à l'étroit à Québec, où la rareté et le coût des terrains limitent leur extension. Plusieurs veulent aussi se rapprocher du nouveau campus de l'Université Laval et en particulier de sa faculté de théologie.

En 1947, les religieux de Saint-Vincent-de-Paul ouvrent une maison de formation sur le chemin Sainte-Foy, devenue depuis la maison provinciale de la communauté. La même année, les Frères du Sacré-Cœur font construire un juvénat sur les hauteurs de Champigny, aujourd'hui un collège d'enseignement secondaire privé. Près du campus universitaire, mais à Sillery, les Pères missionnaires du Sacré-Cœur ouvrent en 1959 une maison de formation rue Marie-Victorin. Il y a aussi les Petites

Sœurs franciscaines de Marie et les Augustines de l'Hôtel-Dieu qui ont acquis des terres à Sainte-Foy. Si bien qu'au milieu des années 1950, les religieux possèdent près du tiers du territoire de la municipalité et 60 % des terres propres au développement immédiat. Le maire demande alors publiquement aux congrégations de ne plus s'établir à Sainte-Foy parce qu'elles nuisent, selon lui, à l'urbanisation. Leurs terres, orientées nord-sud, empêchent l'ouverture de routes est-ouest. Les propriétés religieuses sont par ailleurs exemptées de taxes municipales, ce qui prive Sainte-Foy d'une importante source de revenus.

Les congrégations n'en demeurent pas moins bien présentes, même si elles vendent graduellement la plupart de leurs terres agricoles au bénéfice de développements résidentiels. À deux pas du campus universitaire, les Sœurs du Bon-Pasteur inaugurent même leur nouvelle maison

généralice en 1965, sur une propriété, il est vrai, acquise dix ans auparavant. Boulevard des Quatre-Bourgeois, elles ouvrent aussi une école normale qui deviendra plus tard le collège Marguerite-D'Youville. De leur côté, les religieuses du Sacred Heart of Mary inaugurent l'école anglophone Marymount sur le chemin Saint-Louis et les Frères des écoles chrétiennes déménagent, en 1962, la renommée Académie de Québec sur le plateau de Sainte-Foy. Fondée cent ans plus tôt dans le Vieux-Québec, l'institution occupe maintenant un nouveau campus à l'américaine, où les religieux, pédagogues chevronnés, continuent d'innover dans le domaine de l'enseignement. Lorsque l'Académie de Québec disparaît pour devenir le cégep de Sainte-Foy en 1967, elle lègue un corps professoral qualifié, une administration efficace, une polyvalence d'enseignement et une tradition d'excellence.

▼ Le nouveau campus à l'américaine de l'Académie de Québec, vers 1965. *BAnQ-Q; P428.*



Donner le goût d'apprendre

« Je me souviendrai toujours de l'un des frères des écoles chrétiennes, Firmin Laliberté. C'était le plus grand entomologiste du Québec, dont les collections, d'ailleurs, ont été versées à l'Insectarium de Montréal. C'était un pédagogue hors pair. Je me délectais durant ses cours, à cause de ses grandes connaissances, mais aussi à cause de sa capacité à transmettre. Il donnait vraiment le goût d'apprendre, d'en savoir plus. »

> Entrevue avec Guy Royer, ancien de l'Académie de Québec, janvier 2012



^ Le collège de Champigny, route de l'Aéroport, poursuit aujourd'hui l'œuvre d'enseignement des Frères du Sacré-Cœur.

Aujourd'hui, bien des religieux et des religieuses demeurent actifs au sein d'œuvres sociales ou de formation à la spiritualité, mais les communautés n'ont plus la haute main sur les domaines sociaux, éducationnels ou de la santé. Les institutions qu'elles ont fondées et dirigées pendant des décennies ont été reprises par l'État ou par des corporations laïques. Victimes du vieillissement de leurs effectifs et de l'absence de relève, les congrégations déclinent. Plusieurs de leurs

propriétés sont vendues et les couvents et autres bâtiments qui s'y trouvent sont souvent menacés de disparition. Un problème, d'ailleurs, qui s'accroîtra dans les années à venir. Mais au-delà du patrimoine bâti et de la recherche de solutions pour en limiter la disparition, il reste des œuvres, celles que les communautés nous ont léguées après des décennies d'un travail assidu auprès d'enfants, de jeunes, de malades ou de personnes âgées. À nous maintenant d'en conserver la mémoire.



LES CIMETIÈRES : LE MOT DE LA FIN

Lieux de mémoire dédiés aux disparus, symboles d'une fin inéluctable, héritage de l'histoire, les cimetières font partie des paysages patrimoniaux de la ville. L'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge leur réserve de vastes domaines qui déploient des caractéristiques aussi riches que diverses. Si cette richesse admise par le visiteur prend la forme de monuments aux motifs variés et d'inscriptions qui remontent le temps,

c'est l'aménagement paysager qui le surprend davantage. Et avec raison, car c'est surtout cet aspect qui classe les cimetières de l'arrondissement parmi les plus beaux espaces de recueillement de toute la ville, avec souvent le fleuve comme toile de fond. Invitation donc à déambuler dans ces musées à ciel ouvert consacrés à ceux qui ont été et dont le passage tient à quelques noms, à quelques dates et parfois à une réflexion.



Le cimetière Notre-Dame-de-Belmont. Photographie
Cimetière Notre-Dame-de-Belmont.



Le cimetière ancien de Notre-Dame-de-Foy.

Le cimetière remis en question

Depuis la colonisation de la Nouvelle-France, il est coutume, selon la tradition européenne, d'inhumer les morts à l'intérieur ou près des lieux de culte. Ainsi, le premier cimetière catholique de l'arrondissement jouxte la chapelle Saint-Michel, érigée à partir de 1644 près de l'actuelle Maison des Jésuites de Sillery. Dans le dernier tiers du 19^e siècle, on retrouve sous les vestiges de ce lieu de culte la sépulture de l'un des premiers jésuites de la colonie. Car jusqu'au 19^e siècle, il arrive que des religieux et des membres de l'élite soient ensevelis sous le chœur ou la nef dans un cimetière dit « ad sanctos », c'est-à-dire près des saints ou de leurs reliques. Des fouilles archéologiques, entreprises sous la crypte des deux premières églises de Notre-Dame-de-Foy,

route de l'Église, ont également mis au jour des dépouilles de curés et d'une centaine de défunts. Mais la majorité des paroissiens sont ensevelis à l'extérieur de l'église, dans un cimetière délimité par une clôture ou un mur et habituellement géré par la paroisse. Les défunts sont généralement placés dans une fosse commune puisque l'on accorde alors peu d'importance à l'emplacement des corps, indiqué dans le meilleur des cas par une croix sans nom ni date.

Dans la première moitié du 19^e siècle, l'inhumation des morts en milieu urbain est remise en question, alors que des épidémies de choléra et de typhus font plusieurs milliers de victimes à Québec. La médecine s'interroge sur le nombre

et l'état des cimetières urbains et établit un lien avec la propagation des maladies infectieuses. « Pour la salubrité de la cité et la santé de ses habitants », mentionne la loi de 1854, on interdit désormais la sépulture à l'intérieur de la ville. Une mesure d'autant plus nécessaire que l'on manque d'espace dans les cimetières urbains. C'est dans ce contexte que l'on ouvre cinq grands cimetières sur le territoire de l'arrondissement, dans le prolongement naturel de la ville, mais hors de ses limites. Le cimetière Mount Hermon, aujourd'hui multiconfessionnel, situé à la jonction du chemin Saint-Louis et de la côte de Sillery, est créé dès 1848. Il est considéré comme le premier cimetière-jardin de la banlieue.

Associé à la communauté juive, le cimetière Beth Israël est établi au début des années 1850 à l'angle du boulevard René-Lévesque Ouest et de l'avenue du Bon-Air. Ces deux cimetières ont été reconnus « lieux d'importance historique nationale » par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada. Ouvert en 1855, sous le vocable de Saint-Colomb-de-Sillery, le cimetière catholique Saint-Michel-de-Sillery, au 2041 du boulevard René-Lévesque Ouest, surprend par ses allées en cercles concentriques. Il y a aussi, au 701 de l'avenue Nérée-Tremblay, le cimetière catholique Notre-Dame-de-Belmont, inauguré en 1859, qui allie au style pittoresque la rigueur géométrique de ses allées. Quant au cimetière catholique irlandais Saint-Patrick, créé en 1879, au 1601 du chemin Saint-Louis, il profite d'une nature généreuse avec ses érables majestueux.

Ces cimetières, confinés à la périphérie, ouvrent la voie à un nouveau concept : le cimetière-jardin, un lieu de sépulture aménagé suivant un plan bien établi et tenant compte de la beauté du paysage. Les premiers cimetières-jardins, d'ailleurs, s'implantent souvent dans d'anciens domaines de villégiature appartenant à des notables : le terrain du cimetière Mount Hermon est acheté au juge Edward Bowen (1780-1866), alors que le cimetière Notre-Dame-de-Belmont s'étend sur une partie de la propriété de John William Dunscomb (avant 1821-1875), officier des douanes et politicien. Autre nouveauté, l'affirmation de l'individualité : dans le cimetière-jardin, le chef de famille devient propriétaire de son lot et un monument plus ou moins ostentatoire « immortalise » son nom et celui de sa descendance. Une hiérarchie apparaît bientôt à l'intérieur du cimetière : plus qu'un lieu de sépulture sous la responsabilité de l'Église, il devient aussi un espace social et culturel.

▼ Des pierres tombales identiques dans le cimetière des Frères du Sacré-Cœur, route de l'Aéroport.



▲ Au cimetière Beth Israël, on retrouve souvent l'étoile de David sur les monuments. Photographie Ville de Québec.





Pour leur part, les communautés religieuses perpétuent la tradition d'ensevelir leurs défunts dans des cimetières privés, aménagés sur le site des propriétés conventuelles; le cimetière des Sœurs du Bon-Pasteur, rue Pinsart sur le plateau de Sainte-Foy, témoigne de cette coutume. Il en est de même des disparus parmi les frères du Sacré-Cœur du collège de Champigny, au 1400 de la route de l'Aéroport, qui reposent dans un enclos derrière l'institution. Depuis quelques années cependant, ces cimetières disparaissent un à un, au fur et à mesure que les propriétés religieuses sont vendues. Ainsi en 2011, les Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc ont déplacé les sépultures des 240 sœurs et 10 prêtres inhumés entre 1919 et 2010, vers le cimetière Notre-Dame-de-Belmont.

< Au premier plan, un mausolée du cimetière Notre-Dame-de-Belmont. Photographie Cimetière Notre-Dame-de-Belmont.

Tourisme et cimetière

« S'il y a peu d'étrangers qui, pendant leur séjour à New York, se refusent le plaisir d'aller admirer le Central Park et la superbe nécropole Greenwood, il est peu de touristes qui laissent Québec sans être allés voir le cimetière anglican du Mount Hermon. »

> James MacPherson Le Moine, *L'album du touriste*, 1872

Corbillard au cimetière Mount Hermon. Photographie Cimetière Mount Hermon. ▽





▲ Le calvaire prend place parmi les monuments funéraires au cimetière paroissial de Saint-Michel-de-Sillery, boulevard René-Lévesque Ouest.

Disparaître dans la nature

La conception du cimetière-jardin trouve son inspiration dans de nouveaux courants de pensée qui circulent au milieu du 19^e siècle. Alors que la recherche scientifique confirme le rôle de la photosynthèse dans la purification de l'air par les végétaux, les mouvements romantique et pittoresque valorisent la magnificence de la nature. Le paysage typique des grandes propriétés bourgeoises comme celles des « barons du bois », où grands arbres, buissons et jardins de fleurs sont la norme, influence l'aménagement du cimetière-jardin. Ainsi le cimetière Mount Hermon se transforme en un vaste parc aux allées sinueuses où l'arbre règne en souverain sur le paysage.

Conséquemment, la création du cimetière-jardin est confiée à des architectes ou à des horticulteurs spécialisés dans l'aménagement des grands domaines et bien au fait en matière d'urbanisme funéraire. David Bates Douglas (1790-1849) trace les plans du cimetière Mount Hermon, qui illustre bien le courant pittoresque,

avec ses chênes et ses pins centenaires, ses allées sinueuses, ses grands parterres, ses reliefs et ses vues remarquables sur le Saint-Laurent et la rive sud. Charles Baillaigré (1826-1906) conjugue la rigueur géométrique du jardin français au caractère pittoresque du jardin anglais et fait de Notre-Dame-de-Belmont un joyau horticole. Pour sa part, Joseph-Ferdinand Peachy (1830-1903) dessine l'agrandissement du cimetière de l'église de Notre-Dame-de-Foy en 1876-1877 afin de le rendre conforme à cet esprit du cimetière-jardin. Le maître sculpteur Louis Jobin (1845-1928) y apportera ultérieurement sa contribution en réalisant le Christ du calvaire.

Ces créateurs n'en sont pas moins soumis à des règles qui les obligent, par exemple, à ceinturer le cimetière d'une clôture afin de préserver le caractère sacré des lieux et à prévoir une section non bénite réservée aux marginaux qui ont vécu en dehors des préceptes de l'Église, comme les

hérétiques, les excommuniés, les alcooliques ou les suicidés. D'autres contraintes, souvent le reflet de la société de l'époque, régissent l'aménagement du cimetière-jardin : des allées principales et secondaires sont tracées et des lots spacieux réservés à des familles nanties. Bref, les riches résident avec les riches et les pauvres avec les pauvres, même dans la mort. Enfin, l'implantation du cimetière-jardin fait éclater le noyau religieux traditionnel où église, presbytère et cimetière sont réunis, comme par exemple dans la paroisse de Saint-Félix-de-Cap-Rouge. Lors de la création de nouvelles paroisses dans l'après-guerre, le cimetière est absent au profit d'un regroupement interparoissial. Notre-Dame-de-Belmont est ainsi le dernier lieu de repos de bon nombre de résidents ayant vécu dans des paroisses de Sainte-Foy fondées au début des années 1950 et dont les églises sont dépourvues de cimetières.



Une affaire de famille

« Je représente la quatrième génération de Treggett à occuper le poste de surintendant du cimetière Mount Hermon et mon fils Thomas prendra la relève sous peu. Cela peut paraître bizarre, mais on jouait dans le cimetière quand on était jeune avec nos bicyclettes et pour nous, il n'avait rien de macabre. J'ai appris le métier avec mon père que j'aidais à entretenir le terrain puis, par la suite, il m'a initié à l'administration et à la gestion du cimetière. »

> Entrevue avec Brian Treggett, juin 2012

Quand les morts nous parlent

Les cimetières-jardins renferment les dépouilles de personnages célèbres dont les noms sont gravés sur des monuments souvent très élaborés. Holt John Henderson (1850-1915), des magasins Holt & Renfrew, sir James Lemoine (1825-1912), professeur de droit, auteur et fondateur de l'Institut Canadien de Québec, William Price (1790-1867), associé à l'industrie du bois, sont inhumés au cimetière Mount Hermon. Plusieurs personnalités ont choisi Notre-Dame-de-Belmont pour leur dernier repos, comme l'ancien premier ministre Félix-Gabriel Marchand (1832-1900), le musicien Ernest Gagnon (1834-1915) et l'historien François-Xavier Garneau (1809-1866). Depuis quelques décennies cependant, le monument funéraire se fait

plus modeste. L'obélisque et les formes apparentées que l'on retrouve dans le cimetière-jardin, répandus principalement entre 1880 et 1920, et qui impressionnent par leur volume et leur hauteur, ont perdu de leur popularité. Le coût onéreux des funérailles, un goût moins prononcé pour l'ostentation et une évolution des mentalités contribuent à l'érection de stèles modestes aux motifs standardisés. Aux matériaux anciens comme la pierre blanche, présente surtout dans la seconde moitié du 19^e siècle, ou le granit rose, largement répandu entre 1890 et 1940, a succédé un granit gris ou noir provenant principalement des carrières du Québec, comme celle de Saint-Sébastien en Estrie, et du Vermont.

< Un bel exemple de monument ancien.

Si les symboles religieux sont nombreux et variés jusqu'au début des années 1970, seule la croix traverse les siècles et est omniprésente dans le panorama composite des cimetières contemporains. Dans le cimetière Saint-Patrick, elle se décline en une gamme de motifs mariant christianisme et tradition celtique : croix ancrée, cintrée, fleurdéliée, fleuronnée, lancéolée, lobée, pattée, potencée ou tréflée selon le profil de ses extrémités, elle est façonnée en bois, en métal ou en granit. Au cimetière Notre-Dame-de-Belmont, la croix de bois est prohibée car, selon les règlements établis en 1859, elle doit être fabriquée dans un matériau impérissable. Au cimetière Beth Israël, l'étoile de David, symbole du judaïsme, figure sur plusieurs stèles. Outre la croix, l'imagerie de la Passion, les dévotions populaires à la Vierge, au Sacré-Cœur, aux saints, l'icône de l'ange, de la pleureuse et de la brebis sont les plus représentatives de la statuaire funéraire. Certaines stèles contemporaines ou plus anciennes affichent des motifs originaux et inédits : à Notre-Dame-de-Belmont, une moto est gravée sur la stèle des Conway et une clé de sol distingue le monument de Jean Pouliot; dans le cimetière de Cap-Rouge, le souvenir de Simon Girard, décédé à 9 ans, est associé à une rue animée, survolée par un avion tirant une banderole à son nom.

L'épithape est la commémoration du dernier lieu, la dernière preuve tangible soumise à l'usure des saisons. Elle est un témoignage réduit : nom du défunt, années de naissance et de décès. Sur les stèles plus anciennes, des formules conventionnelles sont inscrites, telles « Requiescat in pace » ou « R.I.P. », ou encore « Attendent la résurrection... » La famille du défunt profite aussi de cette dernière tribune pour valoriser la profession : Honorable Juge, Pharmacien, Avocat et autres. Parfois la cause du décès



Le calvaire du cimetière Saint-Patrick. ^

Une croix celtique au cimetière Saint-Patrick. >

est précisée : « Mort en défendant la Patrie » ou « accidentellement ». D'autres mentions se distinguent par leur originalité : à Mount Hermon, on peut lire sur la stèle de Luc-André Godbout (1903-2004), connu comme le ramoneur des pauvres : « Par solidarité, je lutte contre l'une des plus grandes injustices, la pauvreté. Quand le soleil se couche à l'ouest déjà à l'est le matin l'attend en silence. » Au même cimetière-jardin, de Constantin Halchini (1928-2009), ingénieur, on retient le parcours : « Né sur les rives du Danube en Roumanie il repose pour l'éternité au bord du Saint-Laurent à Québec. » Les épithapes dédiées aux femmes sont concises, se résumant bien souvent à « l'épouse de » ou à « la femme de ».



Tout repose en paix

La résurrection des corps constitue un élément fondamental de la croyance religieuse catholique mais, à compter de 1963, année du concile Vatican II, l'Église tolère la crémation. Concurrément, la baisse de la pratique religieuse au Québec contribue à laïciser le cimetière et une tendance lourde se dessine : le parc-cimetière de périphérie, pris en main par l'entreprise privée, fait son apparition. Loin des bruits de la ville, fondu dans un paysage rural, ce nouveau concept est importé des États-Unis où il a vu le jour dans les années 1940. Lacs, fontaines, étangs, ruisseaux, arbres, arbustes et fleurs embellissent ce lieu de repos où les traditionnels monuments

font place à des plaques horizontales en granit et en bronze alignées au ras du sol. Les premiers parcs-cimetières périphériques innovent en se définissant comme des complexes immobiliers qui offrent les services funéraires et le cimetière sur un même site. En 1974, le Parc commémoratif La Souvenance ouvre ses portes, rang Sainte-Anne, dans le quartier de l'Aéroport, et est le premier complexe du genre au Québec. À une nouvelle réalité correspond un nouveau vocabulaire : columbarium, crématorium, niche et urne cinéraire renouvellent le discours sur la mort tandis que la cérémonie religieuse des funérailles devient facultative.

Aujourd'hui, les cimetières de l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge ne sont plus fréquentés uniquement pour prier ou se recueillir. Il n'est pas rare de voir un promeneur profiter de la nature de ces lieux de paix ou de croiser des joggeurs fuyant la circulation automobile et même des cyclistes s'offrant un dénivelé courtois. Tous de passage, comme ces courtiers d'assurance, ces électriciens, ces musiciennes, ces juges, ces peintres, ces enseignantes, ces maires, ces femmes d'affaires, ces militaires, ces enfants, ces premiers ministres, ces épouses, ces pilotes et tous ces autres dont l'épithète rappelle la brièveté de la vie.

Le columbarium du Parc commémoratif La Souvenance, rang Sainte-Anne.

Promenade matinale dans le cimetière Saint-Patrick.





ÊTRE D'UN COMMERCE AGRÉABLE

Le centre commercial est un élément clé dans le développement de l'arrondissement de Sainte-Foy–Sillery–Cap-Rouge. C'est surtout le cas dans le secteur de Sainte-Foy où il s'implante au tournant des années 1950, en même temps qu'un nouveau mode de vie qui remet en cause l'urbanité traditionnelle. Concurremment à la Révolution tranquille, qui transforme profondément la société québécoise, le centre commercial est un vecteur de changements tant dans les paysages que dans l'économie et les mœurs. Traversant la frontière américaine en Chevrolet ou en Ford, il sème à tout vent

un nouvel art de consommer. Aujourd'hui, dans l'arrondissement, le centre commercial conserve de nombreux artéfacts de son histoire et de ses répercussions sur la façon de construire la ville grâce à une alliée fidèle : l'automobile. Il adopte de nombreuses variantes, se positionne en des lieux stratégiques, transforme le client en consommateur, met sur les tablettes une quantité incommensurable de produits et réunit sous un même toit une concentration inégalée de bannières. Voici des annales de ces temples du commerce si présents dans l'arrondissement et dont la popularité ne se dément pas.

La grande migration

Étonnamment, le centre commercial n'est pas si jeune : son histoire remonte à plus de 140 ans, alors qu'un premier établissement du genre apparaît en 1870 à Riverside, en Illinois. Il affiche déjà une image qui nous est familière puisqu'il regroupe deux magasins d'alimentation, une pharmacie, une quincaillerie et un bureau de poste. À cette époque, dans l'arrondissement, le commerce de détail se présente sous une tout autre forme, celle du magasin général, implanté au cœur des noyaux villageois, le long des principales voies de communication. Celui de Jean-Baptiste Laroche, par exemple, est ouvert en 1870 en bordure du chemin Sainte-Foy. Sa clientèle compte surtout des agriculteurs et, au tournant du 20^e siècle, des ouvriers employés dans les usines de Québec, qui ont l'habitude de « faire marquer », c'est-à-dire d'acheter à crédit, avant de régler leur dû à la fin du mois. Car le magasin de J.-B. Laroche affiche toujours la même devise : « Savoir plaire à tous » ! Face à des clients dont il jauge les besoins, le commerçant de cette époque trouve prétexte à des échanges amicaux et conviviaux tout en assurant l'approvisionnement en produits de première nécessité : farine, allumettes, étoffe ou même outils. Jusqu'au milieu du 20^e siècle, plusieurs commerces de l'arrondissement, épicerie ou magasins généraux, sont aussi des affaires familiales qui perpétuent un nom d'une génération à l'autre, comme les Gariépy et Bourbeau de Sainte-Foy, propriétaires d'épicerie, ou la famille Blanchette, qui possède un magasin général sur la côte de Cap-Rouge, ou encore les Morissette qui tiennent pendant plusieurs décennies une épicerie, chemin du Foulon.

Pendant longtemps, toutefois, c'est la rue Saint-Joseph, à Québec, qui demeure le



▲ L'épicerie Gariépy de la rue Myrand, après 1944. AVQ; fonds Ville de Sainte-Foy; 0105-012-2765.

principal foyer du magasinage de la région, avec ses grands magasins à rayons desservant les habitants des villages de Cap-Rouge, Sainte-Foy et Sillery. On s'y rend, selon les époques, en empruntant le « stage », voiture couverte tirée par deux chevaux qui relie Cap-Rouge à Québec au milieu du 19^e siècle, ou le tramway qui fait la navette entre Sillery et Québec à partir de 1911. L'autobus, pour sa part, parcourt le chemin Sainte-Foy dès 1924.

À la fin des années 1950, la rue Saint-Joseph voit son monopole s'effriter. Une partie de la population du centre-ville de Québec, en mal d'espace vert et de logements

modernes, déménage vers la banlieue. L'urbanisation gagne les anciennes voies de communication, comme les chemins Sainte-Foy et Saint-Louis, de même que le boulevard Laurier, récemment tracé. L'étalement urbain éloigne les nouveaux citoyens des magasins du centre-ville et favorise l'émergence d'un commerce adapté à une clientèle dispersée sur le territoire. L'automobile devient en quelque sorte le grand architecte de la banlieue en abolissant la distance, mais aussi en faisant du stationnement une nécessité, notamment lorsque l'on magasine. La route est pavée pour le centre commercial !

Loïn des yeux, loïn du cœur...

Pour combler les besoins des nouveaux arrivants qui s'établissent dans l'arrondissement, le commerce fait peau neuve. Les habitudes de consommation se transforment également avec l'augmentation des revenus des ménages – on bénéficie de meilleurs salaires dans l'après-guerre – et l'arrivée sur le marché des électroménagers et du téléviseur, qu'offrent de nouveaux commerces spécialisés. Les familles ont désormais des besoins qui vont bien au-delà des produits de base. Par ailleurs, le développement du réseau routier permet d'aller plus vite et plus loin, à faible coût. La fonction commerciale déserte ainsi le cœur des anciens villages, entraînant une mutation du paysage. Dorénavant, le commerce de détail se concentre en une « place » dont l'aména-

gement et la configuration répondent tout autant aux besoins des résidents qu'à ceux des itinérants derrière le volant.

Dans les nouveaux quartiers, le centre de voisinage remplace la rue principale. Cette première mutation du commerce de détail précède de quelques années l'apparition du centre commercial. Le centre de voisinage, symbole de modernité, n'est jamais bien loïn de l'église et de l'école. Avec Place Falaise en 1949, Eugène Chalifour, entrepreneur en construction, est le premier à concrétiser cette nouvelle vision du développement urbain, dans le quartier de Sillery. À partir des années 1950, le centre de voisinage va de pair avec le développement résidentiel, comme Place Saint-Louis-de-France, chemin Saint-Louis, ou Place

Naviles, chemin des Quatre-Bourgeois. Il dessert surtout une population réduite qui réside non loïn, à cinq ou dix minutes en automobile. Implanté légèrement en retrait de la rue, il présente généralement en façade un stationnement d'une seule rangée de voitures, du moins à ses débuts. Une allée piétonnière couverte longe la devanture de l'édifice, qui n'a la plupart du temps qu'un seul niveau regroupant tous les commerces.

Apparu à la fin des années 1950, le supermarché est la pierre angulaire du centre de voisinage puisque son attractivité profite aux autres commerces, d'autant plus qu'il incarne à lui seul une image moderne du commerce de détail. Non seulement la surface de l'épicerie traditionnelle est multipliée par trois, quatre ou même

✓ Quelques commerces du chemin Sainte-Foy en 1961. AVQ; fonds Ville de Sainte-Foy; 0044-087-770.





cinq, mais en plus le visiteur s'initie à une nouvelle façon de faire ses courses. Alors qu'autrefois le marchand derrière le comptoir remettait lui-même au client les produits demandés, voilà que celui-ci circule librement dans les allées au son

d'une musique douce, choisissant le format, la marque, la quantité des articles qu'il dépose dans un chariot, avant de franchir rapidement l'une des caisses près de la sortie. Derrière ce concept, Samuel Steinberg (1905-1978), pionnier des grandes chaînes

∨ Le développement des voies de communication favorise un accès rapide au centre commercial. Ici le boulevard Laurier. Photographie Ville de Québec.

Annnonce du marché Steinberg dans *Le Soleil* du 26 novembre 1957. ^

d'alimentation au Québec, ouvre l'un des premiers supermarchés de la région, en 1957. L'événement se produit à Place Sainte-Foy, à l'origine un centre de voisinage dont Steinberg est l'un des initiateurs. Encore de nos jours, parmi la trentaine de places commerciales que compte l'arrondissement, le magasin d'alimentation conserve son pouvoir d'attraction.

À la bonne enseigne

Le commerce de détail franchit une nouvelle étape au début des années 1970 tandis que le parc automobile ne cesse de s'accroître. En témoigne l'extension du réseau routier : les autoroutes Henri-IV et Duplessis atteignent Sainte-Foy entre 1966 et 1971, le boulevard Hochelaga est ouvert en 1972-1973 et l'autoroute du Vallon, aujourd'hui Robert-Bourassa, est tracée entre 1973 et 1976. Ce contexte favorise l'émergence du centre commercial de communauté. Baptisé souvent carrefour, mail ou halle, cet établissement dessert plusieurs quartiers et profite d'accès rapides en s'implantant à la sortie de bretelles d'autoroutes. S'il intègre des commerces de service similaires à ceux du centre de voisinage, il s'en distingue par l'ajout d'un ou deux grands magasins, souvent une bannière américaine, de quelques boutiques de vêtements, de chaussures ou d'articles de sport et de restaurants dont certains offrent une nouveauté : le service au volant. C'est en s'inspirant de ce modèle que Plaza Laval apparaît en 1970 sur le chemin Sainte-Foy, que Place des Quatre-Bourgeois est construite en 1974 au croisement de l'autoroute Duplessis et du chemin des Quatre-Bourgeois et que le Mail Cap-Rouge s'implante en 1975 en bordure du boulevard de la Chaudière.



Le centre commercial de communauté introduit un design urbain inédit : les commerces sont éloignés de plusieurs dizaines de mètres de la rue afin de faire place à un vaste stationnement en façade. Pour pallier le manque de visibilité des bannières, l'enseigne publicitaire est dédoublée : une première, selon l'approche conventionnelle, orne la devanture de chacun des commerces; une seconde, placée près de la rue afin d'entrer dans le champ de vision de l'automobiliste, annonce l'ensemble des magasins et services. Le regroupement des commerces favorise parfois la spécialisation : les Halles de Sainte-Foy, tournées vers les produits d'alimentation, voient le jour en 1982; le Centre Innovation, appelé communément « la Pyramide », intègre cinémas, restaurants et quelques boutiques. Plus récemment, soit au début des années 2000, le centre commercial de communauté a adopté une nouvelle configuration : associés à une bannière reconnue, des commerces de grande surface logent chacun dans un bâtiment distinct et sont réunis entre eux par d'immenses stationnements.

∨ Le centre commercial s'implante en bordure de voies rapides, comme ici à la jonction des autoroutes Duplessis et Félix-Leclerc.



∧ Le Centre Innovation, sur le chemin Sainte-Foy.

On y retrouve surtout des magasins d'alimentation, d'informatique ou de vêtements, des quincailleries et des cinémas. Le complexe situé à la jonction nord-ouest de l'autoroute Duplessis et de l'autoroute Félix-Leclerc voit le jour au moment où le lotissement résidentiel est déjà bien

amorcé à l'ouest de l'arrondissement, en particulier dans le secteur de Cap-Rouge. Aussi, l'implantation de ce centre commercial consolide le développement de nouveaux quartiers résidentiels, les citoyens voyant dans la proximité des services un argument supplémentaire pour s'y établir.

La publicité est bien en évidence pour capter l'attention des automobilistes.





^ Ouvert en 1961, le centre commercial Laurier Québec. Photographie Ville de Québec.

Bien se placer les pieds

La création de deux entreprises majeures va accorder à l'arrondissement son autonomie sur le plan commercial : Place Sainte-Foy et Place Laurier, aujourd'hui Laurier Québec. La seconde s'oriente vers une vocation régionale dès son ouverture, en 1961, avec un premier mail couvert au Québec regroupant 50 magasins. Encore ici, le développement du réseau routier, la place prépondérante accordée à l'automobile, une position stratégique à la jonction des deux rives et à la confluence de nombreux boulevards et autoroutes ainsi qu'une explosion démographique donnent une nouvelle orientation au commerce de détail. Non seulement Place Laurier et Place Sainte-Foy desservent la clientèle de la ville de Sainte-Foy, qui passe de 29 716 habitants en 1961 à 68 385 à peine dix ans plus tard, mais leur emplacement central leur assure un rayonnement régional, puis suprarégional.

La construction du pont Pierre-Laporte au début des années 1970, puis la transformation de l'ancienne route du Vallon en autoroute, aujourd'hui l'autoroute Robert-Bourassa, et l'ouverture de l'autoroute de la Capitale, aujourd'hui Félix-Leclerc, accentue cette convergence. Le voisinage d'importants établissements publics, tels le campus de l'Université Laval, le Centre hospitalier universitaire de Québec et l'Hôpital Laval, participe aussi au succès des centres commerciaux, tout comme l'implantation de nombreux hôtels à proximité. Très rapidement, Place Laurier et Place Sainte-Foy, qui alignent à eux seuls un kilomètre de magasins, de boutiques et de restaurants et disposent de stationnements souterrains, voient leur renommée s'étendre bien au-delà de la ville de Québec.

Parfum d'exotisme

« Quand Place Laurier a ouvert ses portes en 1961, mon père a prédit une faillite imminente : "C'est trop loin de tout", analysait-il. Adolescent dans les années 60, moi, j'aimais bien m'y rendre. Ma mère avait peur de s'y perdre tellement c'était vaste. Je prenais plaisir à la guider. Je découvrais une grande quantité de boutiques avec des produits que l'on n'avait jamais vus à Québec. On pouvait enlever nos manteaux en hiver, il y avait des plantes à l'intérieur, c'était exotique. Mon magasin préféré était alors la quincaillerie Pascal. »

> Entrevue avec Raymond Beaudet, juin 2012



Des rues commerçantes à l'ancienne

Profitant des programmes de revitalisation du début des années 1980, les commerces des avenues Maguire et Myrand et de la rue Provancher, en activité depuis déjà plusieurs décennies, embellissent leur image. Affectés à des degrés divers par la popularité du centre commercial, ils misent sur une approche distincte : le plaisir de magasiner dans « une ambiance de village ». Ainsi l'avenue Maguire, qui dessert principalement les résidents du quartier de Sillery, compte une soixantaine de commerces sur moins d'un demi-kilomètre dont certains, comme l'épicerie Roset, ont pignon sur rue depuis plus de 50 ans; des restaurants et quelques cliniques spécialisées complètent le tableau. On y retrouve donc l'atmosphère conviviale d'une rue commerçante d'autrefois, axée notamment sur la fidélisation de la clientèle.

Le pouvoir attractif de ces rues tient souvent aussi à la présence de bâtiments individuels à caractère patrimonial. La



▲ En plus de ses commerces, l'avenue Maguire regroupe une quinzaine de restaurants qui contribuent à sa vitalité.



Plaisirs de proximité

« Pour nous qui résidons à proximité, les rues Maguire et Myrand ajoutent à notre qualité de vie. On y fait des emplettes à vélo en toute sécurité tout en contribuant à la protection de l'environnement. On peut y stationner nos deux-roues facilement et on aime bien s'y retrouver, à la fin d'une randonnée, pour déguster une bonne bière ou une crème glacée. »

> Entrevue avec Huguette Turcotte et Jean-Raymond Roy, août 2011

diversité des époques et des styles ainsi que la mise en valeur des architectures contribuent à insérer l'activité de magasinage dans un environnement urbain qui n'est pas uniquement commercial. De plus, la circulation piétonnière a incité les commerçants à soigner leurs étalages en vitrine et à privilégier un affichage original, discret et esthétique. Ajoutons encore que la présence de petites boutiques spécialisées est favorisée par des coûts de location

nettement inférieurs à ceux exigés dans les grands centres commerciaux.

La rue du Campanile, ouverte en 1986 dans le quartier de la Pointe-de-Sainte-Foy, participe du même esprit et partage plusieurs affinités avec l'avenue Maguire. Un souci d'harmoniser les fonctions résidentielle et commerciale a réuni entre elles des communautés de voisinage par un réseau piétonnier et de nouveaux types d'habi-

tation ont été définis de façon à créer chez les résidents un sentiment d'appartenance. Des aires de stationnement limitées devant les commerces contribuent à adoucir l'impact de l'automobile. Larges trottoirs, arbres, places de détente, sculptures caractérisent cette rue sinueuse dominée par une tour-horloge qui n'est pas sans évoquer une place de marché à l'européenne.

Une marque de commerce bien établie

Depuis le début des années 1950, la consommation compte parmi les valeurs nouvelles qui influent sur la société québécoise. Et pour y faire face, le centre commercial, sous toutes ses formes, a révolutionné le paysage urbain. Il accompagne le développement résidentiel et tient compte de cet autre emblème de la modernité : l'automobile. Activité nécessaire, activité séduisante, activité de plaisir, culte de la consommation, la fréquentation d'un centre commercial fait foi d'un usage maintenant bien enraciné : Laurier Québec, visité chaque année par 13,2 millions de personnes, est, après le Vieux-Québec, la seconde destination touristique de la ville. De par son rôle de pionnier, l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge conserve dans ses quartiers, le long de ses boulevards et autoroutes des témoignages significatifs de l'histoire du centre commercial. C'est toutefois une page que s'apprentent à tourner les partisans d'une nouvelle urbanité et ceux pour qui le magasinage en ligne et les questions environnementales définiront le commerce de demain.



< Le Campanile s'inspire d'une approche européenne en intégrant commerce et habitation.



ARCHITECTURE : FIÈRE DE SA LIGNE

Il faut mille regards pour découvrir la richesse architecturale de l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge. Parce que l'ouvrier autant que le riche marchand de bois, l'agriculteur autant que le bourgeois ont construit un « lieu à vivre », leur quête identitaire se répercutant sur l'apparence, les dimensions, le choix des matériaux, le style et combien encore. Parce qu'une concentration de magnifiques villas, comme on n'en retrouve nulle part ailleurs dans la ville, côtoient des quartiers ouvriers discrets, parfois oubliés, des maisons somptueuses aux styles variés et des établissements de ferme qui traduisent encore les origines agricoles

de l'arrondissement. Et parce qu'au fil des siècles, d'autres architectures sont apparues pour combler le besoin de se loger : le bungalow semble plaire au plus grand nombre à une certaine époque, alors que celle que l'on baptise pompeusement « la maison d'architecte » a la faveur des mieux nantis.

Mais là ne s'arrête pas l'aventure car l'arrondissement est couronné d'une belle auréole : celle du spirituel, avec des temples anciens et surtout des églises modernes dont plusieurs sont appelées aujourd'hui à une reconversion. Sans doute faut-il souligner encore davantage l'apport

des communautés religieuses qui, tournées vers le savoir, la santé et l'agriculture, vont étaler, principalement sur la colline de Québec, une architecture monumentale qui, à Sillery seulement, représente une concentration unique de propriétés conventuelles au Canada. À partir de cette vitrine exceptionnelle, il faut promener son regard pour découvrir d'autres beaux monuments que le besoin de se loger, seul, en famille ou en communauté, n'a pas manqué de créer.

LA MAISON DE L'AGRICULTEUR

Celle-ci est fort répandue jusqu'aux années 1950. Le lotissement des terres agricoles et l'extension du réseau routier concourent à sa transformation, voire à sa disparition. Traditionnellement construite en bois, à deux étages et chapeauté d'un toit à deux versants, elle intègre une cuisine d'été et est implantée souvent le long d'un rang. La maison Routhier, sise au 3325 de la rue Rochambeau, en est un bel exemple. Classée immeuble patrimonial en 1956, elle incarne la demeure typique du 18^e siècle avec son volume bas, la forte pente de son toit, l'asymétrie de ses ouvertures et ses fenêtres à petits carreaux. Aujourd'hui, les maisons de ferme se concentrent principalement à l'ouest de l'arrondissement : les rangs des Beaumont, Saint-Ange, Sainte-Anne, Saint-Denis et l'avenue Notre-Dame offrent des exemples diversifiés de l'habitation du 19^e et du début du 20^e siècle.



La maison Routhier, aujourd'hui Centre d'arts textiles, incarne la maison de ferme ancienne. ^

Une maison de ferme et sa cuisine d'été dans le rang Notre-Dame. >



LA MAISON DU BIEN NANTI



Elle arbore à peu près tous les styles, qu'elle habille d'une panoplie d'éléments architecturaux (galerie, console, chaînage d'angle, chambranle, vitrail), et privilégie la brique, la pierre et le clin de bois comme matériaux. Apparue principalement dans les années 1930, on en retrouve des spécimens intéressants et variés dans le quartier de Sillery, notamment le long des rues Bois-Joli, Brulart et Dickson ainsi qu'aux abords du parc du Bois-de-Coulonge. Par ailleurs, des quartiers récents de Sainte-Foy et de Cap-Rouge, en particulier dans le développement Les Sources, ont renoué avec cette tradition. À un volume imposant s'élevant sur deux et parfois trois étages, se greffe presque toujours un appendice et l'ensemble, souvent éloigné de la rue, prend place sur un vaste terrain paysagé. Cette maison est aussi créative puisqu'elle agence de nouveaux matériaux et réinterprète des formes traditionnelles qu'on retrouve bientôt sur des modèles plus populaires : la tourelle d'angle en est un bon exemple.



^ Les proportions, le matériau de revêtement et le décor architectural confèrent une allure bourgeoise à cette propriété de l'avenue Vauquelin.

< Une belle illustration de la maison bourgeoise, rue Dickson.

LA MAISON DU VOYAGEUR

Celle-ci profite traditionnellement d'un emplacement central, en bordure de routes fréquentées, comme le chemin Sainte-Foy. À compter de 1818, l'auberge Hugh-Glover, par exemple, met à la disposition des voyageurs trois lits et quatre chevaux. C'est que l'auberge de cette époque sert non seulement à l'hébergement et à la restauration, mais aussi au changement d'attelage. Quant à son apparence, elle s'inspire de l'architecture vernaculaire jusqu'au tournant des années 1950. Aujourd'hui transformée en galerie d'art, l'ancienne auberge Hugh-Glover, au 2095 du chemin Sainte-Foy, a été reconnue immeuble patrimonial. À l'ère de l'automobile, d'autres établissements permettent aux voyageurs de faire une pause salutaire. C'est le cas de l'hôtel Champigny, en bordure de la route nationale, aujourd'hui le boulevard Wilfrid-Hamel, alors passage obligé entre Québec et Montréal. Dans les années 1930, on y offre le gîte et le couvert, de même que la possibilité de faire le plein, l'hôtel étant doté d'une pompe à essence. Un autre type d'héberge-



L'hôtel Champigny, sur le boulevard Hamel, vers 1930-1931. AVQ; fonds Ville de Sainte-Foy; 0073-28-1374. ▲

ment accueille le voyageur qui emprunte le boulevard Wilfrid-Hamel dans la décennie suivante : le motel, où il est possible de garer sa voiture directement devant sa chambre. Aujourd'hui, l'implantation hôtelière profite toujours d'une situation stratégique : près

des ponts, le boulevard Laurier est bordé de plusieurs hôtels de prestige tandis que le boulevard Wilfrid-Hamel, à deux pas de l'aéroport international Jean-Lesage et de l'autoroute Félix-Leclerc, regroupe des hôtels récents à plusieurs étages.

▼ L'ancienne auberge Hugh-Glover, chemin Sainte-Foy, retient quelques éléments de son passé hôtelier avec notamment ses nombreuses lucarnes.



▼ L'apparition des motels, ici boulevard Hamel, marque un tournant dans l'hôtellerie. Photographie Ville de Québec.



LA MAISON OU VILLA DES MARCHANDS DE BOIS



Elle prend place sur de vastes domaines aménagés au 19^e siècle sur la colline de Québec et profite d'une vue imprenable sur le fleuve ou les Laurentides. Ces domaines – on en dénombrait une vingtaine dans l'arrondissement à cette époque – sont une empreinte remarquable laissée principalement par des Britanniques propriétaires de chantiers navals et marchands de bois. Sous l'influence du mouvement pittoresque, ils font construire à Sillery, à Sainte-Foy et à Cap-Rouge des manoirs et des villas inspirés notamment de modèles néogothiques et Queen Anne : façades asymétriques exubérantes, tours coniques, baies en saillie, vastes galeries et pignons ouverts les caractérisent. À lui seul, le quartier de Sillery abritait une douzaine de ces résidences, dont Kilmarnock, au 1479A de la rue Negabamat, qui demeure l'exemple le plus ancien, et Cataraqi, au 2141 du chemin Saint-Louis, l'exemple le plus complet. En effet, l'imposante demeure d'inspiration néoclassique a conservé ses dépendances et son terrain aménagé, ce qui en fait un ensemble exceptionnel. D'autres anciennes villas, telles Beauvoir, Elm Grove ou Sous-les-Bois, ont été intégrées à des ensembles conventuels.



▲ La villa Cataraqi, au 2141, chemin Saint-Louis.

◀ Le manoir Kilmarnock a été construit en 1815 pour le marchand de bois John McNider.

LA MAISON DE L'OUVRIER



La maison d'ouvrier loge parfois plusieurs familles. Ici le 2204, chemin du Foulon. ▲

Elle se multiplie à partir du milieu du 19^e siècle, époque où le commerce du bois fait vivre environ 3 500 Irlandais et Canadiens français dans les anses de Sillery. Généralement habitée par plus d'une famille, la maison d'ouvrier du chemin du Foulon est souvent louée par un marchand à des journaliers et à des travailleurs de chantiers.

À Nolansville, dans la côte à Gignac, et à Bergerville, près de la côte de Sillery, les ouvriers sont propriétaires de leurs maisons. Celles-ci ont un volume modeste, un toit à deux versants généralement ponctué de lucarnes pour éclairer le grenier et un revêtement de clin ou de bardeau de bois, du moins à l'origine. Le quartier de Sillery pré-



▲ Le 1709, chemin Saint-Louis, une maison à toiture mansardée de Bergerville.

sente de belles concentrations de maisons d'ouvriers, notamment aux 2204, 2280-2284 et 2337 du chemin du Foulon, mais on en observe aussi des exemples dans certains secteurs de Sainte-Foy et dans le Vieux-Cap-Rouge.

LA MAISON DU MILITAIRE

Le quartier militaire, sur le plateau de Sainte-Foy, est délimité au sud par le boulevard Hochelaga, à l'ouest par l'avenue Wolfe, au nord par la rue de la Picardie et à l'est par la rue Fiedmont. Choissant un emplacement stratégique, près du pont de Québec et à proximité de l'Hôpital des anciens combattants (aujourd'hui le CHUL), le ministère de la Défense érige entre 1950 et 1954 environ 200 unités affectées aux militaires mariés. On y retrouve surtout des jumelés, comme aux 2558 et 2566 de la rue Pierre-Martin, et quelques ensembles en rangée de six et huit logements, comme aux 2650-2660 du boulevard Hochelaga. Ces constructions, érigées rapidement et selon des normes minimales, relèvent d'une architecture fonctionnaliste et sont quasi toutes identiques, hormis leur gabarit : un étage et demi, toit à deux versants et revêtement de crépi. Des rangées de garages contigus occupent les arrières-lots.



La maison en rangée de la rue Jean-Lelarge est issue d'un modèle qu'on a multiplié dans le quartier. ^

Rue Pierre-Martin, l'architecture des maisons est d'une grande sobriété. >



LA MAISON DE LA CLASSE MOYENNE OU LE BUNGALOW



Dans l'après-guerre, le bungalow devient le symbole porte-bonheur de la famille. Sa popularité est telle qu'il envahit tout l'arrondissement en un demi-siècle. Le bungalow est l'expression d'un nouveau mode de vie : le confort d'un chez-soi entouré d'une cour privée paysagée où l'arbre fait son apparition et paré d'un abri réservé à l'automobile. Cette chaumière des temps modernes revoit l'aménagement intérieur en occupant le sous-sol, qui sert aussi pour le rangement et le chauffage, et en déployant une généreuse fenestration laissant entrer la lumière et le paysage. L'isolation thermique et la mixité des matériaux extérieurs, sans entretien, telles la brique blanche dite « brique américaine » et la pierre d'imitation, concourent à son succès. Le bungalow marque aussi tout le territoire par son implantation bien ordonnée et de faible densité. C'est surtout dans les nouvelles paroisses de Sainte-Foy et dans la première couronne ceinturant le Vieux-Cap-Rouge, notamment le long des rues du Domaine et de la Poterie, que sa progression est fulgurante.



- ^ Un modèle de bungalow, boulevard de la Chaudière, dans le quartier de Cap-Rouge.
- < Ce bungalow de la rue Rochette intègre un abri d'auto.

LA MAISON D'ARCHITECTE



Elle apparaît timidement dans les années 1930. Auparavant, les architectes s'intéressaient essentiellement à la conception d'édifices publics et manifestaient peu d'intérêt pour l'architecture résidentielle, hormis pour certaines grandes résidences bourgeoises. Venu d'Europe à cette époque, le « style international » incarne un renouveau en architecture résidentielle et commerciale. Ce courant moderniste et fonctionnel suscite l'intérêt de nombreux architectes. Bientôt une classe aisée de Sillery et de Sainte-Foy pouvant s'offrir de grands terrains leur commande les plans de prestigieuses demeures. Les maisons ainsi conçues se distinguent par une recherche de pureté et de dépouillement qu'accentuent l'emploi de nouveaux matériaux comme l'acier et le béton, la présence de grandes surfaces vitrées mais aussi parfois de la couleur. Elles arborent des formes inédites et une façon différente d'exploiter la lumière naturelle. Le mouvement moderne se répand par la suite et de beaux exemples l'illustrent, en particulier le long des rues de la Promenade, du Soleil-Levant et De Villars. Aujourd'hui, la maison d'architecte a gagné tout l'arrondissement, s'insérant parfois dans les nouveaux quartiers ou en bordure de rues anciennes à la suite d'une démolition. C'est le cas notamment au 1449 de l'avenue Oak, ou encore au 2427 de la rue Marie-Victorin.

^ Rue de la Promenade, une expression de l'architecture moderne avec une abondante fenestration et un style épuré.

< Le style Art déco caractérise cette maison du chemin Saint-Louis.

LA MAISON DE DIEU



^ L'église de Saint-Louis-de-France, première église à l'architecture moderne de l'arrondissement. Photographie Ville de Québec.



^ L'église de Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle et son toit de forme pyramidale.

Le concile Vatican II, tenu au début des années 1960, décrète un renouveau liturgique qui touche la construction des églises. Les temples des nouvelles paroisses de Sainte-Foy adoptent alors une architecture moderne et fonctionnaliste. Les églises de Saint-Louis-de-France (1961), Saint-Yves (1963), Saint-Ursule (1964), Saint-Denys-du-Plateau (1965), Sainte-Geneviève (1966), Saint-Mathieu (1966), Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle (1967), Saint-Benoît (1977) et la nouvelle église de Notre-Dame-de-Foy (1977) s'éloignent de la tradition, tout comme l'église Saint-Stephen and Saint-Vincent à Sillery (1967) et le temple anglican Trinity Church (1969). L'église nouvelle a

des murs bas afin de faciliter son insertion dans le quartier résidentiel; le toit est souvent imposant et la pierre cède la place à des matériaux usuels comme le crépi et le bois; la fenestration est généreuse, le clocher est déporté et souvent prend la forme d'une haute flèche élancée. Ces constructions aux lignes contemporaines contrastent grandement avec l'architecture traditionnelle des églises de Saint-Michel (1854), de St Michael (1854) ou de Saint-Félix-de-Cap-Rouge (1859), tandis que les églises de Saint-Charles-Garnier (1957) et de Saint-Thomas-d'Aquin (1955) illustrent la transition entre ces deux courants.

< D'influence néogothique, l'église Saint-Michel-de-Sillery. Photographie Ville de Québec.

LA MAISON DE LA COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE

Cette maison, qui sert à l'enseignement ou aux besoins de la communauté, donne un sceau original et unique à l'arrondissement. D'abord par le nombre, puisqu'on en recense plus d'une vingtaine occupant de vastes espaces au cachet champêtre exceptionnel. Puis par l'imposante volumétrie, sur plusieurs étages et couvrant une centaine de mètres au sol. Enfin par la diversité stylistique, qui permet de lire plusieurs périodes et courants de l'histoire de l'architecture du Québec. Sans compter les architectes de renom qui y sont associés, comme Raoul Chênevert et Georges-Émile Tanguay. Dans le site patrimonial de Sillery, six propriétés conventuelles représentent à elles seules l'architecture monumentale du siècle qui les a vues naître. À titre d'exemple, la maison-mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc, au 1505 de l'avenue de l'Assomption, reflète l'esprit médiéval, inspiré des forteresses; le monastère des Pères augustins de



^ Le collège de Champigny, sur la route de l'Aéroport, est un établissement d'enseignement secondaire privé depuis 1969.

l'Assomption, au 1679 du chemin Saint-Louis, est marqué par l'influence château; le collège Jésus-Marie, aux 2033-2049 du chemin Saint-Louis, déploie une architecture brutaliste, caractérisée par l'étagage du béton brut. D'autres propriétés conventuelles

bordent les chemins des Quatre-Bourgeois et Sainte-Foy, alors que le collège de Champigny, édifié en 1969, niche sur un plateau, au nord de l'arrondissement.

La résidence des Sœurs de Jésus-Marie. v

v L'ancienne maison-mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc surprend par son implantation en demi-lune.



LA MAISON DE L'ÉTUDIANT



L'arrondissement comprend une forte concentration de maisons d'enseignement parmi lesquelles figurent les cégeps de Sainte-Foy et Champlain-St. Lawrence ainsi que l'Université Laval. Réalisé partiellement selon le plan-concept de l'urbaniste et architecte Édouard Fiset, le campus de l'Université Laval compte aujourd'hui une trentaine de pavillons. Construits entre 1950 et 2006, ils illustrent bien la transition entre l'architecture classique et le modernisme. Ainsi le pavillon Abitibi-Price (1950), au 2405, rue de la Terrasse, emprunte à un classicisme sobre avec sa composition symétrique, son portail à colonnes monumentales et sa grande corniche. Conçu par Édouard Fiset, le pavillon H.-Biermans-L.-Moraud (1957), au 2275, rue de l'Université, marque le début du modernisme, qui se traduit

← Le Pavillon des arts visuels et du design du cégep de Sainte-Foy.



notamment par le dépouillement du décor architectural et l'introduction de grandes parois en verre ouvrant les espaces communs. Les nouvelles possibilités offertes par le béton guident la construction des pavillons Charles-De Koninck (1964), au 1030, avenue des Sciences-Humaines ou Jean-Charles-Bonenfant (1968), au 2345, allée des Bibliothèques. Le cégep Champlain-St. Lawrence (1977), au 790, rue Nérée-Tremblay, tire aussi profit de la polyvalence du béton. Dans les années subséquentes, les grands principes d'une architecture fonctionnaliste s'affirment encore davantage, notamment dans le rejet graduel des éléments décoratifs et symboliques. Édifié en 1990, le pavillon La Laurentienne, au 1030, avenue du Séminaire, confirme ce parti pris. Désormais, non seulement le béton mais aussi l'acier, le verre et même le bois sont présentés sous un nouveau jour. Au cours de la dernière décennie, l'architecture des pavillons de l'Université Laval incorpore de plus une dimension verte : l'éclairage naturel, l'utilisation de matériaux non polluants, recyclés et renouvelables, la réduction des coûts énergétiques et la captation solaire ont guidé la construction du pavillon Gene-H.-Kruger (2000), sis au 2425, rue de la Terrasse. Il en est de même des plus récents ajouts au cégep de Sainte-Foy, au 2410, chemin Sainte-Foy : le Pavillon des arts visuels et du design, inauguré en 2011, intègre une toiture végétale et utilise des matériaux locaux.

← Le pavillon d'Optique-photonique de l'Université Laval. Photographie Université Laval.

DES PROMENADES DANS SAINTE-FOY-SILLERY- CAP-ROUGE

LE SITE PATRIMONIAL DE SILLERY ET LA MAISON DES JÉSUITES DE SILLERY

Depuis le centre-ville de Québec, accès possible par le chemin Saint-Louis (autobus 11 et 25) ou par le boulevard Champlain (autobus 16 et, en saison estivale, 400). Accès à vélo par le corridor du Littoral.

Créé en 1964 par le gouvernement du Québec, le site patrimonial de Sillery est un territoire linéaire exceptionnel qui s'étend du Saint-Laurent au chemin Saint-Louis et de la côte à Gignac jusqu'à l'avenue De Laune. En le parcourant, on découvre plusieurs témoins de l'histoire de Sillery : résidences, paysages, vestiges archéologiques ou voies de communication. Il ne faut surtout pas manquer le centre d'interprétation de la **Maison des Jésuites de Sillery**, au 2320 du chemin du Foulon, un rappel de l'époque missionnaire et du contact entre Amérindiens et Français. Sur le chemin du Foulon et le long des côtes à Gignac et de Sillery, on remarquera des habitations ouvrières et deux îlots villageois directement issus de l'activité commerciale développée dans les anses, au 19^e siècle. Chemin Saint-Louis, il subsiste de nombreux vestiges des domaines des marchands de bois, anciennes villas, boisés et autres. Pour les découvrir, il faut au moins inscrire à son agenda une promenade au **parc du Bois-de-Coulonge**, de même qu'une visite au **domaine Cataract**, 2141 du chemin Saint-Louis, l'exemple le plus éloquent de ces grandes propriétés.



- ▲ La Maison des Jésuites de Sillery, excellent point de départ pour une visite historique.
- ▼ Le parc du Bois-de-Coulonge.



PARC CARTIER-ROBERVAL

4075, chemin Saint-Louis. Depuis le centre-ville de Québec, accès possible par les chemins Saint-Louis et Sainte-Foy. Autobus 15.

Les sentiers du parc Cartier-Roberval, sur les hauteurs de Cap-Rouge, sillonnent une riche forêt de chênes rouges, d'érables à sucre et de pins blancs. Les attraits naturels du site ne font aucun doute, en particulier pour les amateurs d'ornithologie. Mais l'endroit se révèle aussi d'un grand intérêt historique car il témoigne de la première tentative de colonisation française en Amérique. Entre 1541 et 1543, sous la gouverne du gentilhomme Jean-François de La Rocque de Roberval et de l'explorateur Jacques Cartier, pas moins de 500 colons français y séjournèrent ! Chapeautées par la Commission de la capitale nationale du Québec (CCNQ), des fouilles archéologiques ont permis d'y mettre au jour plus de 4 000 artefacts associés à cet épisode.

SITE PATRIMONIAL DE LA VISITATION ET CENTRE D'INTERPRÉTATION HISTORIQUE DE SAINTE-FOY

À l'angle du chemin Sainte-Foy et de la route de l'Église. Accessible depuis le centre-ville de Québec par le chemin Sainte-Foy. Autobus 7.

Le site patrimonial de la Visitation, cœur identitaire du secteur de Sainte-Foy, comprend les vestiges de l'église de Notre-Dame-de-Foy, dévastée par un incendie en 1977, la sacristie, la partie ancienne du cimetière paroissial et l'un des plus vieux presbytères en Amérique du Nord. Ce dernier, dont la construction s'amorce à la fin du 17^e siècle, abrite aujourd'hui le Centre d'interprétation historique de Sainte-Foy, un lieu d'exposition et d'animation consacré à l'histoire de l'ancienne municipalité. Pendant la saison estivale, plusieurs activités sont organisées sur le site, notamment dans les ruines de l'ancienne église, consolidées et mises en valeur à la fin des années 1990.

Le Centre d'interprétation historique de Sainte-Foy. Photographie Anne-Marie Villeneuve.



PROMENADE SAMUEL-DE CHAMPLAIN ET SENTIER DES GRÈVES

Accès depuis le centre-ville de Québec par le boulevard Champlain. Autobus 16 et, en saison estivale, 400. On peut s'y rendre à vélo par le corridor du Littoral.

Depuis son ouverture en 2008, la promenade Samuel-De Champlain est l'un des lieux préférés des promeneurs et des cyclistes. Aménagé le long du Saint-Laurent, le parc linéaire de 2,5 kilomètres offre de superbes points de vue sur le fleuve, la falaise et les ponts; un panorama qu'on peut apprécier, par exemple, depuis la tour d'observation de la station des Cageux. Il ne faut pas manquer non plus les quatre jardins thématiques de la station des Quais, dont le design contemporain est inspiré des humeurs du fleuve, le vent, la marée ou la brume. Au plus fort de l'été, on appréciera aussi la fraîcheur du boisé de Tequenonday, remarquable forêt urbaine, où des fouilles archéologiques ont confirmé une occupation autochtone il y a de cela 5 000 ans. En 2012, la promenade Samuel-De Champlain a été prolongée d'un kilomètre à l'ouest des ponts : c'est le sentier des Grèves. Tout en escaliers et en escarpements, la nouvelle section rejoint le parc de la Plage-Jacques-Cartier.

La promenade Samuel-De Champlain. *Photographie Ville de Québec.* ^



LA VILLA BAGATELLE ET LA MAISON HAMEL-BRUNEAU

1563 et 2608, chemin Saint-Louis. Accès depuis le centre-ville de Québec par la Grande Allée. Autobus 11 et 25.

La Villa Bagatelle et la Maison Hamel-Bruneau, sises respectivement au 1563 et au 2608 du chemin Saint-Louis, sont deux résidences d'exception, ne serait-ce que par leur architecture inspirée du mouvement pittoresque anglais. Mais plus encore, elles sont devenues d'importants centres d'animation culturelle où l'on présente des expositions aux thématiques variées.

Concert dans le jardin de la Maison Hamel-Bruneau. *Photographie Anne-Marie Villeneuve.* >





Activité familiale à la base de plein air de Sainte-Foy. Photographie Ville de Québec. ^

LA MAISON LÉON-PROVANCHER

1435, rue Provancher. Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Félix-Leclerc, la route Jean-Gauvin et la rue du Domaine. Autobus 7 ou 25, puis 15. À vélo, par le corridor du Littoral.

La Maison Léon-Provancher propose aux jeunes et moins jeunes une série d'activités à caractère historique et scientifique : randonnées de découverte, conférences, ateliers, camps de jour, etc. Son exposition permanente est consacrée à la mémoire de l'abbé Léon Provancher, grand naturaliste autodidacte qui laissa un souvenir impérissable de son séjour à Cap-Rouge, dans le dernier tiers du 19^e siècle.

Moment de détente au jardin botanique Roger-Van den Hende. Photographie Ville de Québec. >

AUTRES SITES D'INTÉRÊT

L'arrondissement est fort bien pourvu en parcs de toutes sortes. Parmi les plus populaires, le **parc de la Plage-Jacques-Cartier**, au pied de la côte de Cap-Rouge, permet un accès direct au fleuve. Pensons aussi au **boisé des Compagnons-de-Cartier** et au **boisé de Marly**, à la Pointe-de-Sainte-Foy, deux oasis de fraîcheur, au **parc de la Rivière-du-Cap-Rouge**, près de la belle église de Saint-Félix-de-Cap-Rouge, ou encore au petit **parc des Voiliers**, à la pointe à Puiseaux, d'où on a une vue panoramique sur la ville et le fleuve. La **base de plein air de Sainte-Foy**, au 3180 de la rue Laberge, a aussi ses habitués, que ce soit pour la baignade ou le ski de fond et la raquette. Il y a encore le **jardin botanique Roger-Van den Hende**, au 2480 du boulevard Hochelaga, qui possède une collection unique de plantes indigènes ou venues d'ailleurs, au total près de 4 000 espèces et cultivars. Mentionnons finalement l'**Aquarium du Québec**, au 1675 de l'avenue des Hôtels, où l'on compte quelque 10 000 animaux marins : poissons, reptiles, amphibiens et invertébrés, sans oublier les phoques et les ours polaires.



QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Il y a 5 000 ans Des nomades, chasseurs, pêcheurs et cueilleurs, séjournent sur le territoire actuel de l'arrondissement.

vers 700 Des Iroquoiens semi-sédentaires fréquentent les lieux.

1541-1543 Sous la gouverne du sieur de Roberval et de l'explorateur Jacques Cartier, tentative d'établissement de près de 500 colons français au cap Rouge.

vers 1608 Des Algonquiens pêchent dans les anses du fleuve et campent à proximité.

1637 Les Jésuites ouvrent la mission Saint-Joseph dans une anse du fleuve. Ils y accueilleront des dizaines de familles autochtones.

1640 Les Augustines établissent un hôpital dans l'anse voisine, au pied de l'actuelle côte à Gignac.

1647 Concession de la seigneurie de Maur à Jean Juchereau de Maur et à Noël Juchereau des Châtelets. Elle comprendra ultérieurement tout le territoire situé à l'ouest de la rivière du Cap Rouge.

1651 La seigneurie de Sillery est concédée aux Amérindiens christianisés, sous la tutelle des Jésuites.

1652 Louis Lauzon de La Citière obtient le territoire situé à l'est de la rivière du Cap Rouge : la seigneurie de Gaudarville, qui passera plus tard à la famille Juchereau-Duchesnay.

1682 Concession à Guillaume Bonhomme de la seigneurie de Bélair, dite aussi de Bonhomme.



- 1698** Création de la paroisse religieuse de la Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie, dite de Sainte-Foy, qui englobe presque tout le territoire de l'actuel arrondissement.
- 1699** La seigneurie de Sillery est concédée aux seuls Jésuites.
- 1759** Les troupes britanniques de James Wolfe débarquent à Sillery où elles gravissent la falaise, à l'aube du 13 septembre. S'ensuit la célèbre bataille des Plaines d'Abraham.
- 1760** L'église de Sainte-Foy, construite une quarantaine d'années plus tôt, est détruite lors de la bataille de Sainte-Foy.
- 1855** Fondation de la municipalité de Sainte-Foy, à même les limites de la paroisse religieuse.
- 1856** La municipalité de Saint-Colomb-de-Sillery voit le jour.
- 1872** Création de la municipalité de Saint-Félix-du-Cap-Rouge.
- 1900** Début de la construction du pont de Québec.
- 1928** Inauguration du premier aéroport de la région de Québec dans le secteur actuel du CHUL.
- 1947** Saint-Colomb-de-Sillery devient la cité de Sillery.
- 1948** Construction du premier pavillon du campus de l'Université Laval.
- 1949** La municipalité de Sainte-Foy devient ville.
- 1955** Constitution de Sainte-Foy en cité.
- 1964** Création de l'arrondissement historique de Sillery.
- 1970** Fin des travaux de construction du pont Pierre-Laporte.
- 1983** La municipalité de Saint-Félix-du-Cap-Rouge devient la ville de Cap-Rouge.
- 2002** Au moment du regroupement des 13 villes de la Communauté urbaine de Québec, les villes de Sainte-Foy et de Sillery forment l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery; celle de Cap-Rouge est intégrée à l'arrondissement Laurentien.
- 2009** Création de l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge.

Derrière ces maisons de la côte de Sillery vers 1916, la travée centrale du pont de Québec en construction dans l'anse Saint-Michel. AVQ; Fonds Ville de Sillery; n°0776.



PORTRAIT DE FAMILLE

Un coup d'œil sur quelques familles de l'arrondissement établies de fraîche date ou parfois depuis des générations. Parmi elles : les Alain, Berthiaume, Blackburn, Cleary, Fitzpatrick, Feeny, Fréchette, Gaboury, Gauthier, Gignac, Martineau, McCann, Mainguy, Moreau, Robitaille, Routhier, Walker et bien d'autres...



Vers 1910, la famille Robitaille du rang Saint-Denis.
Collection privée.



M. Michel Lessard, résidant de la rue de la Remontée.



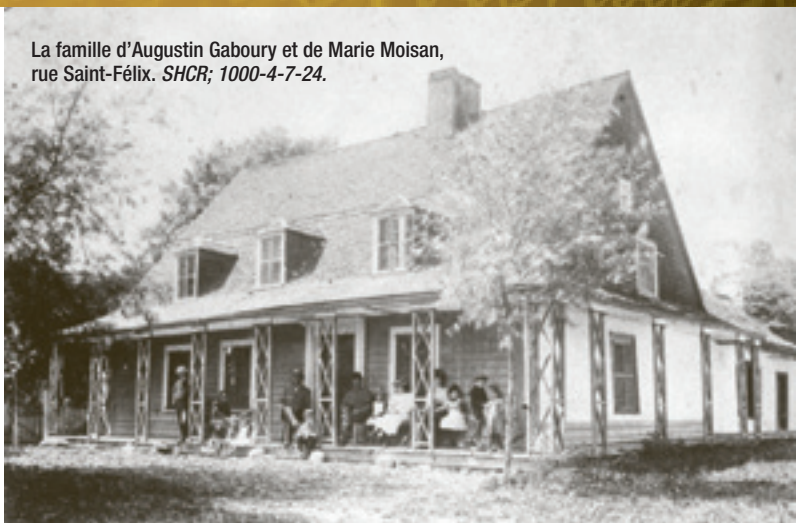
M. Adélarde Thomassin, un porteur de tradition du chemin du Foulon.

Les Moreau, vers 1800, devant la maison familiale du chemin Sainte-Foy. *Collection famille Moreau.*





M^{me} Claire Rochette et M. Gilles Breton et leurs petits-enfants Maxime et Olivier Gagnon, au belvédère du sentier des Grèves.



La famille d'Augustin Gaboury et de Marie Moisan, rue Saint-Félix. SHCR; 1000-4-7-24.



Jardinage en famille dans la côte de Sillery en 1938. Collection Rolande Guay.



M^{me} Noëlla Lavigueur, résidante de la rue Alexander.



M^{me} Carmelle Robitaille du rang Saint-Denis.



Trois générations de la famille Marciel : Étienne, Guy et bébé Léo, résidants du quartier de Sillery.

SAINTE-FOY-SILLERY-CAP-ROUGE EN TROIS TEMPS

1822



1920



1961



1822

Le territoire de l'arrondissement est en grande partie boisé, y compris sur la colline de Québec, où les forêts dites de Sillery (1) et de Cap-Rouge (2) occupent presque tout le plateau. Parmi les grands liens routiers tracés aux 17^e et 18^e siècles, on retrouve les chemins de Cap-Rouge (3), aujourd'hui Saint-Louis, Gomin (4), Sainte-Foy (5) et de Champigny (6), ces deux derniers comptant la plus forte concentration d'habitations. En direction nord-sud, on remarque les routes du Vallon (7), aujourd'hui l'autoroute Robert-Bourassa, de l'Église (8), de la Suète (9) et Jean-Gauvin (10). Le secteur de Cap-Rouge ne compte que quelques bâtiments sur les actuelles rues du Domaine et Saint-Félix (11).

1920

À Sillery, le noyau de Bergerville (12) forme une enclave dans un secteur toujours largement boisé. Ailleurs, les habitations se concentrent surtout le long de la côte de Sillery (13), de la côte à Gignac (14) et du chemin du Foulon (15), sinueux parcours qui longe les anses du fleuve. À Sainte-Foy, un noyau villageois s'est formé sur le chemin Sainte-Foy (16), à proximité des routes de l'Église et de la Suète. On retrouve une seconde agglomération, appelée alors Neilsonville (17), en bordure du chemin Saint-Louis, près du pont de Québec. À Cap-Rouge, le noyau villageois (18) a pris naissance au croisement de la côte de Cap-Rouge et des actuelles rues Provancher et Saint-Félix. Au nord, plusieurs habitations bordent le rang Saint-Ange (19), le chemin de Champigny (20) et le chemin des Grands-Déserts (21), aujourd'hui l'avenue Notre-Dame.

1961

À Sillery, hormis le sud du chemin Saint-Louis (22), où se trouvent les propriétés religieuses et deux cimetières, presque tout le territoire disponible est développé. L'urbanisation est en cours à Sainte-Foy, au moment où le campus de l'Université Laval ne compte encore que quelques pavillons (23). Au nord du chemin Sainte-Foy, de grands secteurs de la municipalité n'ont pas encore été lotis (24). Les Frères des écoles chrétiennes inaugureront sous peu, sur leur propriété (25), l'Académie de Québec, futur cégep de Sainte-Foy. Les terres à l'ouest de l'autoroute Duplessis (26), y compris dans la municipalité de Cap-Rouge (27), seront urbanisées dans les décennies suivantes. On note toutefois l'amorce d'un développement à l'ouest de la rivière du Cap Rouge, près du pont du Domaine (28) et dans le secteur de Jouvence (29). Sur le plateau ouest, une section de la rue des Grandes-Marées (30) est ouverte.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BOULIANNE, François et autres. *Histoire de raconter : la paroisse de Saint-Félix de Cap-Rouge, 1859-2009*. Québec, Société historique du Cap-Rouge, 2009.

CARBONNEAU, Diane. *Si des domaines Jobin m'étaient contés*. Québec, s.é., 2008.

COLLECTIF. *Saint-Louis-de-France 1956-2006. 50 ans d'histoire*. Québec, Éditions RDM, 2006.

CÔTÉ, Alain et Carl LAVOIE. *La poterie de Cap-Rouge*. [Cap-Rouge], Société historique du Cap-Rouge, 1991.

CRAWFORD, Katherine. « Souvenirs de Rosewood », dans *L'Écho du plateau. Cahiers de la Société d'histoire de Sainte-Foy*, vol. 1, 1982.

DELISLE, Jacques. *Morphologie urbaine et tenures foncières à Sainte-Foy et Sillery*. Thèse, Université Laval, 1981.

DION-MCKINNON, Danielle. *Sillery : au carrefour de l'histoire*. Sillery, Boréal Express et Vaugois Éditeur, 1987.

DUFOUR, Anne-Marie. *L'architecture domestique des villages ouvriers du XIX^e siècle à Sillery : une stratégie de conservation évolutive*. Mémoire, Université Laval, 1997.

FORTIER, Yvan. *Trois habitations rurales du XVIII^e siècle à Sainte-Foy : étude sur le terrain et documents notariés*. Thèse, Université Laval, 1979.

GAGNON-PRATTE, France. *L'architecture et la nature au Québec au XIX^e siècle : les villas*. Québec, Musée du Québec, 1980.

GAGNÉ, Gérald. *Essai d'explication de la distribution des centres commerciaux dans Sainte-Foy*. Thèse, Université Laval, 1976.

GAUMOND, Michel. *Le premier hôpital de l'Hôtel-Dieu devenu le manoir de Monceaux, dans l'anse du Couvent, à Sillery*. Rapport de recherche, juin 2004.

GINGRAS, Henri et La Société historique du Cap-Rouge inc. *1541-1974 Cap-Rouge*. Saint-Romuald, Éditions Etchemin, 1974.

GUAY, Lorraine. « L'évolution de l'espace de la mort à Québec » dans *Continuité. Le patrimoine en perspective*, n° 49 (hiver-printemps 1991), p. 24-27.

LABBÉ, Thérèse. *Le cimetière Belmont : témoin d'un art et d'une culture funéraires*. Thèse, Université Laval, 1983.

LACROIX, Daniel. *Morphogénèse de Sainte-Foy : le dilemme de la banlieue moderne entre structures héritées et forme urbaine moderne*. Mémoire, Université Laval, 2003.

LAMONTAGNE, Paul. *L'histoire de Sillery 1630-1950*. [Sillery], [Ville de Sillery], 1952.

LAPERRIÈRE, Guy. *Les congrégations religieuses : de la France au Québec 1880-1914. Tome 1, Premières bourrasques 1880-1900. Tome 2, Au plus fort de la tourmente 1901-1904*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996 et 1999.

LESSARD, Michel et autres. *Sainte-Foy : l'art de vivre en banlieue au Québec*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001.

MACPHERSON LEMOINE, James. *L'Album du touriste : archéologie, histoire, littérature, sport*. Québec, Augustin Côté et C^{ie}, 1872.

PAULETTE, Claude. *La Maison Hamel-Bruneau à Sainte-Foy : un témoin éloquent de la belle époque des cottages à Sainte-Foy*. Sainte-Foy, Ville de Sainte-Foy, 1990.

PATRIARCH. *Inventaire du patrimoine bâti à Sainte-Foy, Sillery et Saint-Sacrement à Québec. Synthèse architecturale et patrimoniale*. Ville de Québec, 2011.

SCOTT, Henri-Arthur. *Notre-Dame de Sainte-Foy : histoire civile et religieuse d'après les sources. Tome 1, 1541-1670*. Québec, J.-A. K.-Laflamme imprimeur, 1902.

VALLIÈRES, Marc et autres. *Histoire de Québec et sa région. 3 tomes*. Québec, PUL, 2008. Collection « Les régions du Québec » de l'INRS.

VERRET, Robert. *Étude morphologique diachronique d'un organisme urbain : Sillery 1630-1995*. Mémoire, Université Laval, mai 1996.

LISTE DES SIGLES

ASBPO	Archives des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec
AVQ	Archives de la Ville de Québec
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ-Q	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec
BnF	Bibliothèque nationale de France
SHCR	Société d'histoire du Cap-Rouge
SHSF	Société d'histoire de Sainte-Foy

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'ARRONDISSEMENT DE SAINTE-FOY-SILLERY-CAP-ROUGE :

- Un vaste territoire modelé par les basses-terres du Saint-Laurent, la colline de Québec, le fleuve Saint-Laurent et la rivière du Cap Rouge
- Des vestiges archéologiques qui témoignent d'une présence autochtone, il y a des milliers d'années
- Un site patrimonial qui illustre de façon exceptionnelle les principales phases de l'histoire de Sillery, depuis ses débuts missionnaires
- Des îlots ouvriers nés du commerce du bois et de la construction du pont de Québec
- Un rang agricole tout en courbe, exploité depuis des siècles
- Un noyau villageois revitalisé et animé par les arts
- Une cité-jardin à l'européenne unique à Québec
- Des communautés religieuses marquantes
- De beaux cimetières-jardins, havres de paix et de mémoire
- Des réalisations architecturales remarquables
- Des parcs, des boisés, des espaces verts et même un campus universitaire sillonnés de sentiers pédestres
- Des centres culturels majeurs voués à la diffusion des arts, de l'histoire et de la science

ET PLUS ENCORE : • Des textes simples et dynamiques
• Plusieurs dizaines de photos anciennes et actuelles • Des cartes géographiques illustrées • Une brève chronologie • Des suggestions de promenades...

Entente de développement culturel

3,50 \$

VILLE DE
QUÉBEC

Culture
et Communications
Québec



L'intérieur de ce cahier est imprimé sur du papier Rolland ST50 contenant 50 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié Choix environnemental et fabriqué au Québec à partir d'énergie biogaz.

